N° 248 1er Juin 1940

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Valeur de la communion

En ces jours d'angoisse, nous cherchons tous un refuge dans la communion. Quels secours devons-nous attendre du Christ en son Eucharistie ? Saint Thomas les résume d'un mot : « Comme le Christ venant visiblement en ce monde lui a apporté la vie de la grâce, lorsqu'il vient sacramentellement en chacun de nous par l'Eucharistie, il produit en chacun une augmentation de cette vie divine[1]. »

Ces effets nous apparaissent de mieux en mieux, si nous considérons que la communion nous unit d'abord à l'Auteur de la grâce, au Christ qui a souffert pour nous dans le mystère de sa Passion dont l'Eucharistie est le mémorial; si nous sommes attentifs à la grâce qui nourrit l'âme toujours plus intimement et qui l'unit davantage aux membres du Corps mystique dont Jésus est la tête. C'est ainsi que saint Thomas énumère les effets de l'Eucharistie[2], et les Conciles de Florence et de Trente

1. IIIa, q. 79, a. 1.
2. *Ibid.*

ont formulé très explicitement et solennellement cette doctrine[3]. Considérons ces différents effets l'un après l'autre pour en voir la fécondité.

La communion nous unit a l'Auteur de la grace

On enseigne communément que l'Eucharistie est le plus grand des sacrements, parce qu'elle ne contient pas seulement la grâce, mais l'Auteur de la grâce, et nous unit à lui d'une manière plus ou moins intime selon nos dispositions, comme on bénéficie d'autant plus d'un foyer de chaleur qu'on s'en approche davantage.

Ici se vérifie admirablement un principe qui éclaire pour nous les mystères de la Sainte Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption. Ce principe souvent formulé par saint Augustin, puis par saint Bonaventure, par saint Albert le Grand et saint Thomas est le suivant : « *Le bien est essentiellement diffusif de lui-même, et plus il est d'ordre élevé, plus il se communique abondamment et intimement* », « *Bonum est essentialiter diffusivum*

3. Le Concile de Florence (Denzinger, nº 698) dit : « Hujus sacramenti *effectus*, quam in anima operatur digne sumentis, est *adunatio hominis ad Christum*. Et quia per gratiam homo Christo incorporatur et membris ejus unitur, consequens est, quod per hoc sacramentum in sumentibus digne *gratia augeatur* omnemque effectum, quem materialis cibus et potus quoad vitam agunt corporalem *sustentando, augendo, reparando et delectando*, sacramentum hoc, quoad vitam operatur spiritualem : in quo, ut inquit Urbanus Papa, gratam Salvatoris nostri recensemus memoriam, *a malo retrahimur, confortamur in bono, et ad virtutum et gratiam proficimus incrementum.* »

C'est bien toute la richesse et la force de la sainte communion. Saint Thomas (IIIª, q. 79, a. 7) s'était servi à peu près des mêmes expressions.

Le Concile de Trente (Denz., 875, 882) énumère les mêmes effets, en insistant sur la force spirituelle que nous donne le pain supersubstantiel.

sui[4]. » La bonté est essentiellement communicative. Ainsi la fin qui attire notre volonté et la cause qui nous aide à atteindre cette fin nous communiquent, chacune à leur manière, leur bonté. Et plus le bien est d'ordre élevé, plus il se communique intimement et abondamment; cela d'une façon nécessaire dans les agents naturels, comme le soleil qui éclaire et réchauffe, et d'une façon libre dans les agents libres, ainsi le sage communique librement sa sagesse et sa bonté. Or Dieu est infiniment bon; il convient donc qu'il nous fasse participer à la bonté qui est en lui; c'est ce qu'il a fait librement par la création et par l'élévation du genre humain à la vie surnaturelle de la grâce, ordonnée elle-même à l'éternelle vie.

Ce même principe s'applique à la vie intime de Dieu que seule la révélation divine peut nous faire connaître. Elle nous dit que dans le mystère de la Sainte Trinité le Père *communique toute sa nature* à son Fils et par son Fils à l'Esprit-Saint; et, de cette diffusion ou communication de la nature infinie de Dieu, naît *la communion la plus intime qui se puisse concevoir.* Les trois Personnes divines vivent de la même Vérité infinie par un seul et même acte de pensée, appelé l'intellection essentielle, et elles vivent de la même Bonté infinie par un seul et même acte d'amour, l'amour essentiel, qui est commun aux trois. C'est l'exemplaire éternel de toute communion spirituelle; de sorte que le Fils a pu dire : « *Le Père et moi nous sommes un* »; « *Père, tout ce qui est à moi est à vous, et tout ce qui est à vous est à moi* » (Jean, XVII, 10). Le Père ne se distingue du Fils que par sa relation de paternité; le Fils ne se distingue du Père que par sa relation de filiation, le Saint-Esprit

4. Cf. saint Thomas, III[a], q. 1, a. 1.

ne se distingue des deux premières Personnes que par sa relation de spiration ou de procession; et cela même qui les distingue les unit en les rapportant l'un à l'autre. C'est la plus intime communion, dans l'unité de nature indivisible.

Le même principe de la diffusion du bien éclaire le mystère de l'Incarnation. Il convenait que le Verbe, Fils de Dieu, communiquât sa propre personnalité et son existence à l'humanité de Jésus, pour nous racheter [5], pour nous rendre la filiation divine adoptive que nous avions perdue. Il ne peut y avoir dans l'ordre créé *de plus intime communion que celle de l'humanité de Jésus à la Personne du Verbe*, avec laquelle elle fait un seul et même être [6], indissolublement et de telle façon que Jésus est par là même saint d'une sainteté innée, substantielle et incréée, la sainteté de l'Homme-Dieu, dont dérive la plénitude de grâce habituelle.

Dans le mystère de la Rédemption, *le Sauveur s'est encore donné lui-même*, comme prêtre et victime, et il nous fait participer tous les jours aux fruits de ses mérites et de sa satisfaction par toutes les grâces sacramentelles ou extrasacramentelles et surtout par la communion. Le premier effet de celle-ci, dit le Concile de Florence et celui de Trente, est de nous unir à l'Auteur de la grâce, et cela d'autant plus intimement que nous approchons de Lui avec un plus grand amour. En tous ces mystères se vérifie admirablement le même principe : *la bonté est essentiellement communicative*, et plus elle est d'ordre élevé, plus elle se communique abondamment et intimement.

Aussi Notre-Seigneur a-t-il dit : « *Je suis venu pour*

5. III[a], q. 1, a. 1.
6. III[a], q. 17, a. 2.

qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance » (Jean, x, 10). Saint Paul dit aussi aux Éphésiens, II, 4 : « *Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts par nos offenses, nous a vivifiés par le Christ (c'est par sa grâce que vous êtes sauvés); il nous a ressuscités ensemble... pour montrer l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous.* »

Ce premier effet de la communion, l'union à l'Auteur de la grâce, est ainsi exprimé dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, l. IV, ch. XIII : « Qui me donnera, Seigneur, de vous trouver seul et de vous ouvrir tout mon cœur, de jouir de vous comme mon âme le désire... pour que vous me parliez comme l'ami parle à son ami... Vous êtes vraiment un Dieu caché; vous vous éloignez des impies; mais vous aimez à converser avec les humbles et les simples; en vous est la paix souveraine et le vrai repos. »

La bonté de Dieu, en se communicant à nous, nous enseigne que notre bonté aussi doit être communicative et rayonnante, là surtout où l'on a le plus besoin d'en recevoir les fruits.

La communion nous unit au Sauveur qui a souffert pour nous

Saint Thomas remarque, *ibidem*, q. 79, a. 1, que la communion nous unit au Christ qui a souffert pour nous dans le mystère de la Passion, dont l'Eucharistie est le mémorial. Ce que la Passion a fait dans le monde, la communion le fait en chacun de ceux qui reçoivent le Corps sacré du Sauveur. Saint Thomas cite même à ce sujet ces paroles qu'adressait aux prêtres saint Jean Chrysostome, *homilia 85 in Joan.* : « Lorsque tu appro-

ches tes lèvres du calice du précieux sang, c'est comme si tu les approchais de la blessure du cœur du Christ. » On sait que plusieurs saints, en particulier sainte Catherine de Sienne, ont reçu l'insigne faveur de boire en extase à la blessure du cœur du Sauveur; c'était le symbole sensible le plus expressif des fruits spirituels d'une communion très fervente. Par la communion l'âme doit, en effet, *s'unir de plus en plus à la charité qui a porté le Sauveur à s'offrir en victime pour nous*, et à l'acte d'oblation toujours vivant en son cœur, acte par lequel il continue, comme Prêtre principal, d'offrir le Sacrifice de la messe. On comprend qu'en faisant la communion au milieu de grandes souffrances, en temps de persécution par exemple, des âmes aient expérimenté ce qui est dit par saint Pierre en sa Ire Épître, IV, 13 : « *Dans la mesure où vous avez part aux souffrances du Christ, réjouissez-vous, afin que, lorsque sa gloire sera manifestée, vous soyez aussi dans l'allégresse.* » Cette communion à l'ardent amour du Sauveur Prêtre et Victime est souvent exprimée par les saints. L'auteur de l'*Imitation*, l. IV, ch. XIV, dit : « Combien est grande, ô mon Dieu, l'abondance de douceur que vous avez réservée à ceux qui vous craignent... Soyez-moi propice, ô bon Jésus, plein de douceur et de miséricorde! Ayez pitié d'un pauvre mendiant, et faites que j'éprouve au moins quelquefois dans la sainte communion quelques mouvements de cet amour qui embrase tout le cœur, afin que ma foi s'affermisse, que mon espérance en votre bonté s'accroisse et, qu'enflammé par cette manne céleste, jamais la charité ne s'éteigne en moi. » L'âme demande ici la persévérance finale, quelles que soient les difficultés à surmonter. Les chrétiens, qui dans les catacombes devaient être prêts au martyre, puisaient la force dans la communion eucharistique.

La communion au cœur de Jésus qui a souffert pour nous et qui ne cesse d'intercéder pour nous contient incomparablement plus de richesses que la meilleure théologie ne peut le dire. Il y a plus dans le ciel et sur la terre que dans la plus haute des sciences.

La grace qui nourrit

L'effet de la communion nous est aussi manifesté par le fait que l'Eucharistie nous est donnée comme un aliment. Il y a sans doute entre le pain eucharistique et le pain ordinaire une grande différence, mais il y a aussi bien des similitudes.

La principale différence souvent notée par les Pères et par saint Thomas[7] est que le pain ordinaire étant inférieur à nous, c'est nous qui nous l'assimilons, et il devient chair humaine; au contraire, Jésus, présent dans l'Eucharistie, nous est incomparablement supérieur, et alors c'est lui qui nous assimile à lui, il nous incorpore à lui, et fait de nous des membres de plus en plus vivants de son Corps mystique. C'est ce qui fut dit à saint Augustin : « *Cibus sum grandium, crescé et manducabis me, nec tu me in te mutabis, sicut cibum carnis tuae, sed tu mutaberis in me.* Je suis la nourriture des forts, grandis et tu me mangeras; mais tu ne me changeras pas en toi, comme tu t'assimiles le pain de ta chair, mais c'est toi qui seras changé en moi. » (*Confessions*, l. VII, ch. x.

Cette différence entre le pain eucharistique et le pain ordinaire n'exclut pas les ressemblances notées par saint Thomas, et plus tard par le Concile de Florence. Comme la nourriture ordinaire, *l'Eucharistie soutient, augmente les forces, les répare et donne une sainte joie.*

7. III[a], q. 73, a. 3, ad 2.

*
* *

D'abord, *elle soutient* ou conserve la vie de la grâce en empêchant la déperdition des forces spirituelles qui provient des péchés véniels, lesquels diminuent la ferveur de la charité, l'esprit de foi et de confiance en Dieu, le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Le chrétien a besoin de cette nourriture qui soutient spirituellement, car il est dit (Matth., IV, 4) : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. » Il vit plus encore de l'Eucharistie qui ne contient pas seulement une parole divine, mais le Verbe de Dieu fait chair.

*
* *

La communion ne conserve pas seulement en nous la vie de la grâce, mais elle *l'augmente*. Tel l'aliment corporel donné à l'enfant qui doit grandir pour arriver à l'âge adulte, la croissance de cet enfant provient de l'alimentation. Or, au point de vue spirituel, tout chrétien, si parfait soit-il, doit grandir jusqu'à ce qu'il arrive à la vie de l'éternité; chacun de nous est un *viator*, un voyageur, qui avance en grandissant dans l'amour de Dieu, « *gressibus amoris* », dit saint Grégoire le Grand. C'est ce qu'écrivait saint Paul aux Éphésiens, IV, 13 : il les exhortait à plus de générosité « jusqu'à ce que nous soyons tous parvenus à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, *à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature parfaite du Christ*, afin que nous ne soyons plus des enfants, flottants et emportés à tout vent de doctrine..., mais que confessant la vérité, *nous continuions à croître à tous égards dans la charité* en union avec celui qui est le chef, le Christ ». Il dit de même aux Colossiens, I, 10 : « Conduisez-vous d'une

manière digne du Seigneur, pour lui plaire en toutes choses, produisant du fruit en toutes sortes de bonnes œuvres et faisant des progrès dans la connaissance de Dieu. »

De là dérive une conséquence des plus importantes : si la communion doit non seulement conserver, mais *augmenter* en nous la grâce sanctifiante et la charité, il s'ensuit que chaque communion devrait être substantiellement plus fervente d'une ferveur de volonté, sinon de sensibilité, que la précédente, et partant plus fructueuse. Chacune, en effet, en augmentant en nous la charité, nous dispose normalement à recevoir Notre-Seigneur le lendemain avec *des dispositions non pas égales, mais meilleures.* Et c'est ce qui arriverait si bien des négligences vénielles ne venaient pas empêcher l'application de cette loi admirable du progrès spirituel. Notre marche ou ascension vers Dieu devrait être non pas seulement toujours égale, mais comme uniformément accélérée. Comme les corps tombent d'autant *plus vite* qu'ils se rapprochent de la terre qui les attire, les âmes doivent se porter d'autant plus vite vers Dieu qu'elles se rapprochent de Lui et qu'elles sont plus attirées par Lui. C'est pourquoi, dans la vie des saints, le progrès spirituel est notablement plus rapide à la fin qu'au commencement; c'est frappant à la fin de la vie de saint Thomas d'Aquin, lorsque, élevé à une contemplation toujours plus simple et plus haute, il ne pouvait plus dicter les dernières questions de la *Somme théologique,* qui lui semblait être de la paille en comparaison de ce qu'il entrevoyait. Du reste, saint Thomas a noté cette *loi de l'accélération* du progrès spirituel dans les âmes vraiment généreuses. *In Epistolam ad Hebreos,* x, 25, au sujet de ces paroles de saint Paul : « Exhortons-nous les uns les autres, et cela d'autant plus que vous

voyez s'approcher le jour », il a écrit : « Le mouvement *naturel* est d'autant plus rapide qu'il s'approche de son terme (tel celui de la pierre qui tombe). Le contraire arrive pour le mouvement violent (comme celui de la pierre lancée en l'air verticalement). Or la grâce perfectionne l'âme comme une seconde nature. Et donc ceux qui sont en état de grâce doivent croître d'autant plus qu'ils approchent de leur fin dernière[8]. » C'est pourquoi à la fin de la vie des saints, bien qu'il puisse y avoir avec la vieillesse un crépuscule corporel ou sensible, il n'y a pas de crépuscule spirituel; après le zénith, il y a le ciel ; la courbe de leur vie ne redescend pas. Aussi est-il dit dans les Proverbes, IV, 18 : « Le sentier des justes est comme la brillante lumière du matin, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour. » Cette loi d'accélération du progrès spirituel se vérifia surtout en la Sainte Vierge, car aucune faute vénielle et aucune imperfection ne venait retarder le progrès de son ascension, et chacune de ses communions était substantiellement plus fervente et plus fructueuse que la précédente.

Par opposition, s'il y avait en nous une attache progressive au péché véniel, la communion quotidienne deviendrait de moins en moins fervente, et l'ascension spirituelle ressemblerait alors au mouvement d'une pierre lancée en l'air verticalement : on sait que ce mouvement, loin d'être uniformément accéléré, est uniformément retardé, jusqu'à ce que la pierre, par son propre poids, retombe.

Ce que nous venons de dire est parfaitement conforme

8. « Motus naturalis quanto plus accedit ad terminum, magis intenditur. Contrarium est de motu violento. Gratia autem inclinat in modum naturae. Ergo qui sunt in gratia, quanto plus accedunt ad finem, *plus debent crescere.* »

Cf. Ia IIae, q. 35, a. 6, ad 2, sur l'application spirituelle du principe : « Omnis motus *naturalis* est *intensior in fine.* »

à cet autre principe souvent formulé par les Pères : « *Dans la voie de Dieu, ne pas avancer, c'est reculer.* » Pourquoi ? Parce que c'est une nécessité pour le *viator*, pour le voyageur vers l'éternité, d'avancer comme pour l'enfant de grandir. Si l'enfant ne grandit pas, il ne reste pas un enfant, il ne devient pas non plus un adulte normal, mais un nain difforme. De même si l'âme du commençant ne grandit pas, elle devient une âme attardée. *Si la vie de l'âme et du cœur ne monte pas vers Dieu, elle redescend vers l'égoïsme;* la volonté qui ne s'élève pas vers Dieu retombe sur elle-même.

Quelques-uns semblent penser pratiquement et implicitement qu'il suffit que la communion quotidienne nous conserve en état de grâce, c'est oublier que l'Eucharistie doit non seulement conserver en nous la charité, mais *l'augmenter*. On commence à décliner lorsque, au lieu de dire « qui n'avance pas recule », on dit : « qui ne recule pas avance ». Ce n'est pas faux, mais il y a dans cette manière de parler comme une faute d'accent, et ce n'est pas ainsi que les saints se sont exprimés.

La communion doit donc normalement non pas seulement conserver en nous la grâce habituelle et la charité, mais les augmenter, et elle le fait d'autant plus que nos dispositions sont meilleures. *Elle augmente par suite toutes les vertus infuses connexes avec la charité*, la foi, l'espérance, la religion, la pénitence, la prudence, la justice, la force, la patience, la chasteté, l'humilité, la mansuétude, etc. Elle augmente aussi ces dispositions infuses qu'on appelle *les sept dons du Saint-Esprit*, car ils sont, comme les vertus infuses, *connexes avec la charité*[9]. Saint Thomas dit que les différentes parties de

9. Cf. saint Thomas, Ia IIae, q. 68, a. 5.

l'organisme spirituel grandissent ensemble comme les cinq doigts de la main [10]. La communion fréquente, surtout si elle est reçue avec ferveur, augmente ainsi notablement l'esprit de foi, ou, la foi éclairée par les dons de sagesse, d'intelligence, de science, elle nous donne de plus en plus le sens des choses divines, qui grandit avec la charité [11].

*
* *

La communion *répare* la déperdition des forces spirituelles qui provient des péchés véniels réitérés. Les péchés véniels diminuent-ils la charité ? Ils ne la diminuent pas intrinsèquement. Pourquoi ? Parce que la charité n'est pas une *vertu acquise* par la répétition des actes, et qui diminuerait progressivement par leur cessation; c'est une *vertu infuse*; aussi ne diminue-t-elle pas par la cessation des actes de charité, ni par les péchés véniels; et elle n'est détruite que par le péché mortel, lequel, nous détournant de Dieu, ne peut exister avec elle [12]. Cependant les péchés véniels diminuent *la ferveur de la charité*, son rayonnement, son application ou influence et sa liberté d'action, d'autant plus que le péché véniel réitéré engendre de mauvaises inclinations qui empêchent partiellement l'influx de la charité et disposent même au péché mortel. C'est comme lorsque, dans une lanterne de voiture, la lumière garde la même intensité, mais éclaire pourtant de moins en moins parce que les verres de la lanterne s'obscurcissent par

10. *Ibid.*, q. 66, a. 2.

11. Saint Thomas l'a noté dans l'Office du Saint-Sacrement, lectio VI, *in fine* : « Nullum sacramentum est isto salubrius, quo purgantur peccata, virtutes augentur, et mens omnium spiritualium charismatum abundantius impinguatur. »

12. Cf. saint Thomas, IIª IIæ, q. 24, a. 10.

les éclaboussures du chemin. Ou bien c'est comme une source qui donnait l'eau d'abord d'un seul jet, et qui est obstruée ensuite par de mauvaises herbes, de sorte que le jet est moins fort. La charité qui a perdu sa ferveur par suite de nombreux péchés véniels est encore comme un vase d'or recouvert de poussière et qui a perdu son éclat.

Par suite de cette perte de ferveur, l'âme se contente souvent d'actes de charité *remissi*, c'est-à-dire imparfaits ou inférieurs au degré où cette vertu est en elle. Elle peut avoir cinq talents, et elle agit comme si elle n'en avait que deux, comme un homme très intelligent qui se laisse aller à la paresse et qui, de fait, produit moins qu'un autre moins doué mais plus laborieux.

Or la communion, surtout si elle est bien faite, rend la ferveur de la charité en augmentant cette vertu infuse et en nous portant à un acte plus fervent d'amour de Dieu. Par là la communion fréquente, et plus encore la communion quotidienne, reçue comme il convient, dispose à recevoir la grâce de la persévérance finale, ou de la bonne mort[13].

***

Enfin la communion reçue dans de bonnes dispositions produit normalement une *sainte joie* (*delectat*), selon ces paroles du Cantique des cantiques, v, 1 : « Mangez, amis, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés. » La sainte ivresse de l'amour s'accompagne d'une force nouvelle, symbolisée, dit saint Thomas, par celle que

13. Encore faut-il s'approcher dignement de la sainte Table, avec les conditions voulues. C'est pourquoi cette proposition des laxistes fut condamnée : « Frequens confessio et communio etiam in his qui gentiliter vivunt, est nota praedestinationis. »

reçut le prophète Élie au désert après avoir mangé le pain cuit sous la cendre et après avoir bu l'eau pure que la Providence lui envoya; comme il est dit, III Reg., XIX, 8 : « Il se leva, mangea et but, et avec la force que lui donna cette nourriture, il marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à l'Horeb, ou la montagne de Dieu. »

D'où vient cette sainte joie que la communion produit normalement ? Elle provient de l'acte d'amour de Dieu, auquel porte la communion. La joie, en effet, dérive de l'exercice de l'acte de vertu, lorsque celui-ci s'accomplit promptement et avec facilité. Aristote disait : « Le plaisir s'ajoute à l'acte bien exercé comme à la jeunesse sa fleur »; or la plus haute de toutes les vertus est la charité, et donc, plus que toute autre, elle incline à son acte et donne une sainte joie, en nous établissant dans la paix qui est la tranquillité de l'ordre, par rapport à Dieu et aux autres âmes.

Cependant cette sainte joie n'est pas toujours accordée à celui qui communie, soit parce qu'il reste trop attaché aux choses temporelles, ou trop occupé aux choses extérieures, soit parce que la Providence l'éprouve par la sécheresse pour le purifier. Mais il reste vrai de dire qu'une sainte joie dérive normalement d'un acte fervent d'amour de Dieu.

On voit par là la richesse spirituelle et la force que peut donner la communion fréquente et la nécessité d'y recourir pour accomplir de mieux en mieux nos grands devoirs, surtout en des temps difficiles comme ceux que nous traversons.

fr. Réginald Garrigou-Lagrange, O. P.

L'épreuve et le salut de notre joie ?

Si ces réflexions prennent l'article du P. Régamey[1] comme point d'appui et, en quelque sorte, comme antithèse, c'est que l'auteur a abordé là un problème qui ne peut pas ne pas se poser pour un chrétien en ce moment, à moins que ce chrétien ne soit parvenu, dans son coin, à un degré d'indifférence qui n'aurait rien à voir avec la sainteté.

Le point de vue que j'apporte ici est celui d'un jeune père de famille qui ne prétend pas à une objectivité transcendante, mais qui n'a, pour parler au nom d'une génération de jeunes foyers chrétiens, d'autre qualité que d'y appartenir et d'avoir partagé avec tant d'autres familles des soucis identiques, des joies égales et des confidences valables sur une route dont nous voudrions tous qu'elle aboutisse à la même plénitude.

Confidences, du reste, très limitées, car (et c'est la première difficulté) l'expérience des grâces que se confèrent les époux dans leur sacrement est à peu près incommunicable. Plus malaisément, oserai-je dire, que l'expérience des spirituels et des contemplatifs.

Certes, les rapports de l'âme avec son Dieu sont tou-

1. *La joie est-elle encore possible ?* dans *La Vie Spirituelle*, avril 1949, pp. 19-40.

jours secrets et ineffable est le dialogue qui s'établit dans un silence adorant. Celui-là même qui a décrit avec le plus de rigueur cet acheminement de la créature vers son Créateur, saint Jean de la Croix, comme il dit souvent l'impuissance de tous les mots humains et comme il proteste de ne s'adresser qu'aux débutants !

Toutefois, pour les personnes qui ont choisi l'état monastique, il y a une certaine permanence dans le conditionnement temporel, historique, de leur contemplation, une certaine adaptation (et constante) de leur règle de vie aux fins spirituelles désirées. Ce qui fait qu'au moins le point de départ peut être largement commun (à plusieurs religieux d'un même Ordre, par exemple). Il en va autrement de chaque foyer où un homme et une femme — chaque fois divers et nouveaux — créent à eux deux une entité neuve, imprévue d'eux-mêmes et dont il va falloir qu'ils reconnaissent et organisent le cheminement spirituel en tenant compte des données les plus journalières et les plus intimes. Tant d'éléments particuliers spécifient si intimement cette « expérience » spirituelle qu'elle en devient exactement ineffable dès le point de départ.

Cependant, pour le ménage comme pour le moine, il demeure « qu'une seule chose est nécessaire... » — et la même chose. Nous n'avons pas du tout l'impression que, dans la parabole, nous jouons le rôle de Marthe et les religieux celui de Marie. C'est saint Bernard, je crois, qui expliquait ainsi la remontrance divine : ce qui importe, c'est la préoccupation première de l'ordre de Dieu; ce qui constitue la grandeur de Marie, ce n'est pas qu'elle se tienne inactive aux pieds de Jésus, mais qu'elle soit dans une soumission telle qu'au premier geste du Maître elle partirait allégrement et du même cœur faire le ménage et surveiller le pot-au-feu. « Une

seule chose est nécessaire » pour tout chrétien, quel que soit son métier.

Il demeure qu'entre les vocations il y a des différences notables et que, vers l'union transformante en Dieu, les âmes cheminent d'un pas inégal. Celle-ci aura désiré faire place nette, rapidement, de tout ce qui la pourrait distraire d'une offrande totale à Dieu. Cette autre, au contraire, aura tant aimé la création du Père que c'est par cette beauté partout apparente qu'elle voudra aller vers Lui. Disons que la première procède par abandon, la seconde par assomption.

On comprend très bien que saint Paul ait trouvé la deuxième méthode plus difficile, plus... imprudente pour des chrétiens qui, même rachetés, doivent user d'une difficile sagesse en face de la nature. Oui, c'est la méthode la moins parfaite *du point de vue technique*, mais non point celle qui peut mener vers le moins de perfection; c'est une méthode plus dangereuse techniquement parlant, mais non pas inférieure quant au résultat final...

Ces réflexions préalables (qui ne prétendent à aucune originalité), je ne les écris que pour mieux expliquer pourquoi les livres spirituels, les avis et autres préceptes des religieux, semblent si souvent inadaptés, inserviables aux époux chrétiens. Ces communications d'expériences qui ne sont pas les leurs, ces problèmes abordés en une langue et d'après des règles de vie qui leur sont étrangères, ce langage d'une technicité lointaine, ce refus admis une fois pour toutes de tant de choses qui conditionnent la vie d'un foyer, voilà ce qui rend aride et même troublante la lecture de tant d'ouvrages réputés, voire conseillés à des époux par leurs directeurs. La vie spirituelle d'un ménage comporte une très grande part de subjectivité : indescriptible par les intéressés,

inconnaissable par leurs auteurs spirituels. C'est pourquoi il y a si peu de livres traitant avec compétence de la spiritualité du mariage chrétien (que seuls des époux pourraient écrire, mais ils en ont peu le goût, peu le temps). C'est pourquoi, peut-être, il y a tant de moines canonisés et si peu d'époux.

*
* *

Oui, nous avons fondé nos foyers sur une mystique de joie, d'épanouissement total, cosmique, en Dieu. La part faite à l'enthousiasme de nos vingt ans et à l'exaltation de nos jeunes amours, nous avons désiré assumer, réintégrer en Dieu tout ce que la belle nature nous promettait de clair, de frais, d'ensoleillé : les longues promenades, sac au dos, au temps des accordailles; la découverte heureuse de deux cœurs créés de toute éternité pour une seule prière; plus tard les beaux enfants — nos beaux soucis; le foyer où l'on retrouve les chères têtes autour de la nappe blanche — et que la nourriture est bonne alors ! Et qu'il est agréable de mirer dans un rais de soleil un verre de vin doré et d'en verser une bonne rasade aux amis de rencontre! Et que c'est un heureux destin que d'avoir travaillé de son mieux six jours durant — avec le rayonnement alentour de tant de joie en nous — pour nous plonger enfin tout entier aux sources de cette joie et l'offrir chaque soir dans notre action de grâces !

Et n'est-ce pas la vie normale ? Et ne sommes-nous pas fondés à goûter cette joie sans arrière-pensée lorsqu'on voit que, dans les Psaumes et les Hymnes, l'Église retentit de cette grande allégresse, entretenue, célébrée par le pain consommé tous ensemble, l'eau pui-

sée au torrent, le vent des routes, le chant de gloire de la nature dressée vers son Créateur ? C'est par cette joie que nous avons retrouvé le chemin de la sainte table, le besoin de la liturgie sacrée, le souci des belles coutumes chrétiennes restaurées, recréées dans la vie temporelle — ce que nous appelions : un idéal de chrétienté. Par là nous communions vivacement avec l'Église qui est une famille, qui prend ses mots d'amour dans ceux de la famille, et qui ne sait grouper que des familles ou laïques ou monastiques ou diocésaines.

Tout notre effort était tendu vers l'unité de notre vie en Dieu : unité du ménage, du foyer, des tâches temporelles et civiques — unité qui devait faire de chacune de nos heures non tant seulement l'objet d'une offrande personnelle et intime à Dieu, mais un acte universel et créateur — selon la dignité de notre filiation divine et selon notre destin d'hommes charnels.

Et voici que le P. Régamey nous gronde : « Mal leur en prit... de laisser dans une ombre respectueuse... l'enfer, le péché originel, cette radicale et proliférante corruption sur laquelle il nous est si facile de nous illusionner et qui devrait être notre paysage habituel... Ils ignoraient la sainte *crainte* de Dieu, le retrait consterné de la créature — et de la créature pécheresse — devant son Créateur. Ils écoutaient, sans assez de discernement, les appels à l'épanouissement de la nature. Ils se détournaient du pessimisme fondamental, sans lequel l'optimisme chrétien n'a pas son véritable sens surnaturel. En retrouvant la doctrine du Corps mystique, ils omettaient de comprendre que ce Corps est né de la croix et ne se développe que selon les lois de la croix. Ils n'offraient pas assidûment leur cœur aux plaies du Crucifié. Aussi les épreuves sont-elles trop vite excessives à beaucoup d'entre eux. Elles font tomber — je l'ai vu, je le

vois — des enthousiasmes et une joie qui était souvent trop facile. »

La douche est froide. Nous disculperons-nous ? Mais d'abord qui est-ce : « nous » ? Les jeunes de l'Action catholique : les jeunes de quinze ans, avec l'enthousiasme généreux de leur découverte religieuse et leur imprudence immanquable ? Les jeunes de vingt ans, avec leur frénésie de justice et un manque d'information spirituelle dont ils étaient les victimes non responsables ? Ceux de vingt-cinq ans, qui ont pris contact avec les réalités d'un monde décevant, et qui se sont laissé entraîner par le désir « d'ensevelir les morts », ce qui est le comportement naturel de tout jeune homme qui doit d'abord se définir contre quelqu'un avant de se déterminer pour quelque chose ? Ceux de trente ans, avec femmes et gosses — et ce grand effort qu'ils font pour reconquérir leur foyer en Dieu, et ce grand problème qu'ils ont naïvement révélé à tant de « spirituels » ? Qui d'entre eux ?...

Je ne parlerai que des derniers, car ceux-là ont la vie la plus longue, la plus *déterminée* avec de plus grandes « tentations » de joie et l'occasion de chutes plus graves.

*
* *

Il est vrai que la pensée de l'enfer nous est très extrinsèque et que nous pratiquons peu la méditation devant un crâne. Est-ce à dire que l'idée de la mort et de ce qui la suit nous soit étrangère ? Nous ne serions pas des vivants, s'il en était ainsi. Mais nous avons appris dans nos livres de messe que l'Église appelle la mort : *natalitia*, et ce sont à ces naissances-là que nous pensons, à la Maison du Père où nous rentrerons enfin, tous deux,

mari et femme, accueillis par un Père plein de bonté dans le royaume auquel il nous a donné de travailler dès à présent. Il me souvient de la messe d'enterrement d'une jeune femme de trente ans, que nous aimions tous : elle jouissait sur terre de tous les bonheurs souhaitables, bonheur conjugal, beaux enfants, richesses, vie comblante de l'esprit et entourage d'amis qui venaient se refaire dans ce ménage chrétien qui était leur modèle. La cérémonie eut lieu par une splendide matinée de juillet; lorsque, au chant de l'*In Paradisum*, nous sortîmes de l'église, nous n'éprouvâmes pas ces terreurs qui vont de l'église froide à la chaude nature et sur lesquelles revient avec insistance M. Mauriac. Malgré nos larmes, nous savions trop que Madeleine était au Paradis, pour trembler de tristesse. Et si, à ce moment, nous prîmes la main de notre femme, ce fut sans effroi, mais comme pour confirmer une grande certitude, une belle espérance.

Pour ce qui est de « la radicale et proliférante corruption » du monde, comment « nous serait-il facile de nous illusionner » alors que nous vivons dans ce monde jusqu'au cou, sans évasion possible, et que chaque heure de travail et chaque minute d'examen de conscience nous en révèle plus long que tous les écrits des contempteurs du siècle ? Il est exact que trop souvent, dans les mouvements d'Action catholique, on a été porté à créditer de beaux sentiments trop de personnages ou de milieux douteux; à vivre entre nous, nous avons été amenés à croire que toute la France venait à nos idées, parce que nous vivions nous-mêmes ces idées plus intensément. Oui. Mais lorsque la vie nous a révélé des horizons moins beaux, eûmes-nous tort de ne pas nous laisser hypnotiser ? De chercher sous la cendre les brandons encore rouges et de forcer nos yeux à constater

que la fenêtre chrétienne n'ouvrait pas sur une nuit absolue, mais encore traversée de clartés, même obscures ? Nous avons constaté partout les traces du péché originel; nous ne nous sommes pas rassasiés de cette contemplation; nous n'avons même pas désiré trouver en cette contemplation un excitant pour une vie spirituelle plus intense : le rachat que nous tentions était moins fait d'expiation que de conversion. Nous eûmes sans doute tort de séparer ces deux notions inséparables.

Mais c'est parce qu'un beau jour, en nous regardant nous-mêmes, nous nous étions trouvés couverts de cette lèpre qu'on nomme le jansénisme; nous nous étions aperçus que partout l'air que nous avions respiré sentait cette tristesse et cette moisissure. Au foyer on nous avait dit que les hommes étaient mauvais, la vie mauvaise, la lutte partout et qu'il fallait nous tendre et nous défendre. Au collège on nous avait seriné que J.-J. Rousseau était un serin (et avec des arguments, me semble-t-il à présent, quelque peu douteux); on nous avait inculqué de solides notions de fatalisme historique; on nous avait comblé de la mélancolie des moralistes classiques. Et puis, on avait débouché sur la vie... Ce « retrait consterné de la créature pécheresse devant son Créateur » si nous l'avons perdu, ce n'est pas faute de l'avoir appris. Et longuement. Et pesamment. Et aussi ce « pessimisme fondamental » où l'on omettait de nous indiquer la source de l'optimisme chrétien — si c'est là qu'est la source. Alors nous avons fait un grand effort, souvent à l'aide d'autres hommes et d'autres penseurs que des chrétiens. Nous nous sommes enchantés à la découverte des offices qui encadrent la fête de l'Ascension; nous avons eu la révélation du don du Christ au récit de la part admirable réservée en sa Personne, à la nature humaine. Nous avons entendu saint Jean Chrysostome cla-

mer joyeusement : « Aujourd'hui les anges et les archanges ont vu notre nature sur le trône du Seigneur, resplendissant d'une gloire immortelle. »

Tout pleins de ces découvertes *personnelles* (hélas!) nous avons voulu nous laver, à grande eau, de toutes les tristesses de ce vieux jansénisme, nous sécher au grand air, nous essuyer en nous roulant dans les prés. Nous avons exagéré, bien sûr. L'Église est pleine de ces exagérations-là : c'est ce qu'autrefois on appelait des hérésies, lorsqu'elles atteignaient une certaine acuité. Qu'on dirige donc notre imprudence, qu'on guide nos ébats, qu'on ne les étouffe pas. Peut-être, en des temps de maigre christianisme, ne convient-il pas d'user des mêmes antidotes qu'aux temps où la violence de la foi s'accommodait des remèdes violents.

Quant à « offrir assidûment notre cœur aux plaies du Crucifié », nous l'avons essayé (je crois pouvoir le dire), mais avec grande maladresse, incertitude et incompréhension. C'est un grand mystère que celui de la participation aux plaies du Christ et une chose difficile à comprendre que cette joie proclamée par tant de saints au pied du Crucifix. « Entrez donc, crie saint Bonaventure, entrez par la porte de ces blessures et vous comprendrez, et vous goûterez les délices qui y sont cachées. Oh! que bienheureuse est la lance, que bienheureux sont les clous qui ont pu nous créer une entrée semblable! » Nous sommes débordés par de tels appels; nous comprenons seulement qu'il faut être parvenus à une haute identification avec le Christ pour entrer si allégrement dans le mystère de son sang et de ses plaies. Notre incompétence vient peut-être, pour une part, d'une de ces incidences historiques qui font que telle ou telle dévotion répond plus ou moins (tout en restant vérité éternelle) à l'appétit actuel des âmes. Le moyen âge eut une

grande dévotion envers le Sang divin; nous avons celle envers le Sacré-Cœur...

Et puis le problème de la mortification volontaire est complexe : plutôt que des mortifications artificielles et choisies par nous, nous préférons accepter en plein, à bras-le-corps, les mortifications naturelles qui s'imposent à nous: : celles de notre état d'époux, de citoyen, de chef d'entreprise, d'ouvrier, d'artisan...

Car nous sommes « charnels » et primaires ès sciences spirituelles. Devant la souffrance nous sommes comme devant un fait inéluctable et dont nous avons admis l'explication en inscrivant le dogme du péché originel dans les mystères de la foi. Nous acceptons (ou essayons d'accepter) donc ce fait de la vie comme le reste de la vie : en l'assumant. La souffrance fait partie du jeu que nous jouons, de ce jeu qu'il faut jouer virilement, en entrant dedans, sans trop en parler : en hommes. Mais aussi de ce jeu dont le meneur est un Dieu paternel en qui nous avons toute confiance, donc un jeu qui ne peut mal tourner et où il s'agit seulement de ne pas tricher : en chrétiens.

Et ce seul exercice de la vie — le seul fait d'avoir vécu trente ou trente-cinq ans — nous met à l'abri du reproche que l'auteur semble nous adresser implicitement ; de n'avoir pas connu jusqu'à la guerre la souffrance ou les atteintes à notre joie. N'était-ce pas cette faiblesse même (qui nous avait empêchés de nous déprendre de ce monde) qui allait nous faire trouver en lui de nouvelles sources d'inquiétudes, de soucis, de chagrins ? A toutes les causes d'angoisse que j'avais étant jeune (angoisses spirituelles, angoisses corporelles) j'en ai ajouté trois nouvelles — plus... les autres, au fur et à mesure que Dieu me donnera des fils. Non vraiment ce n'est pas une solution de facilité que le mariage —

ni l'évasion vers des joies artificiellement créées ou renouvelées par le seul effort de la volonté!...

Mais nous aussi, dans l'humble exercice de nos devoirs de tous les jours, nous nous souvenons d'avoir senti notre cœur brûler *quand Quelqu'un était là*, marchant à notre pas; nous aussi nous nous souvenons d'avoir traversé le printemps — et nous lisons avec un tremblement de reconnaissance les magnifiques pages que le P. Réganey consacre au souvenir de tant de paix. « De fait, les saints et les moindres chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la grâce, témoignent en ce sens, avec un enchantement toujours renouvelé! Ils nous disent comme ils ont été tirés à point de leurs épreuves, alors qu'ils pensaient y être engloutis; les attentions raffinées dont ils furent l'objet sous la forme de coïncidences étonnamment précises, etc. »

Mais nous l'avons connu sur l'autre rive d'un même fleuve de grâces...

« La femme, lorsqu'elle enfante, est dans la souffrance parce que son heure est venue; mais lorsqu'elle a donné le jour à l'enfant, elle ne se souvient plus de ses douleurs, dans la joie qu'elle a de ce qu'un homme est né dans le monde. » Cette superbe comparaison du Christ, elle est pour nous réalité et souvenir vivants. C'est une ou plusieurs heures de notre existence (et non les plus brèves, non les plus faciles) que nous reconnaissons, avec une odeur de clinique, et le petit berceau qui attend, et cette grande angoisse de la vie ou de la mort, et cette douleur, dans notre âme, qui fore l'habitacle d'une joie sans pareille.

Et il en va de même pour notre travail dans la cité : nos recherches dans notre métier, les coups tentés, les coups durs, les coups gagnés, le naufrage des beaux efforts, le redépart, le halage infini d'une lourde barque

le long d'une berge où trop souvent l'on est seul, mais où un mirage de soleil fait croire que nos efforts ne seront pas sans efficacité pour le retournement de ce sale monde que nous aimons tant.

Et de même pour la guerre, où toutes nos raisons de vivre, de souffrir et de chanter se voient confrontées dans une suprême épreuve pour l'affirmation d'une espérance suprême.

*
* *

Au moment où cet enjeu formidable nous est imposé, il faut redoubler d'attention, de sincérité, d'humilité. Tant de lignes déjà, dans cette méditation, portent la trace d'un orgueil malin plus encore que d'une audace naïve !

La guerre, la séparation et tout le cortège des malheurs, c'est l'abîme qui s'ouvre brusquement au milieu d'une route si belle malgré tout. Et déjà, dans le train qui s'en va, on sent comme une angoisse vivante qui nous empoigne, entre ventre et poitrine, et qui creuse là un trou noir, infini, où tout menace de sombrer, où le corps même fond comme une cire brûlée par un foyer central.

Et cependant, si l'auteur de l'article en question a vu et voit encore la faillite de tant de joies fragiles, nous lui opposerons le témoignage de tant d'amis soldats qui nous écrivent des frontières que « la vie est plus belle que jamais » et qui sont les dispensateurs d'une joie dont ils surabondent. Ceux-là je les connais bien, et je ne crois pas trop m'avancer en disant qu'ils trouveront valables mes réflexions s'ils les lisent jamais. Pour les chutes constatées, ce serait les caractères plutôt que la méthode qu'il faudrait incriminer.

Mais allons plus loin : que la France soit envahie comme la malheureuse Pologne et colonisée selon le génie germanique; que, pour mieux anéantir la race, je sois déporté en Poméranie, ma femme au Danemark, mes enfants élevés dans un camp autrichien; que tout ce qui fondait ma vie, foyer, parents, amis, tout se soit effondré dans un abîme de douleurs, alors qu'en serait-il de notre joie ? Au fond de ces images d'épouvante, plus désespérantes que la mort même, il ne nous reste plus que la force de supplier : « Seigneur, ayez pitié de nous », la volonté de combattre et l'incertitude de l'humilité.

Dieu est bon et il mesure à chacun les épreuves nécessaires. Qu'il fasse que notre joie demeure malgré notre faiblesse.

Mais est-il vrai que la joie ne puisse naître que de telles catastrophes ? Est-il vrai, comme le dit le P. Régamey qu' « il faut que les choses de cette terre nous soient causes de ruine pour que nous éprouvions la douceur de l'accomplissement dans la contemplation de notre Christ descendu de la Croix, étendu sanglant sur nos genous » ? Qu' « il nous faut apprendre à nos dépens la douloureuse *science* de ce qui périt pour que les larmes qu'elle nous arrache nous rafraîchissent comme une rosée » ?

Je pose la question sans âpreté. Je sais que l'auteur de cet article peut en appeler au témoignage des plus illustres mystiques et de tant de saints célibataires. Pour nous, laïcs, mariés par un sacrement institué par l'Église, voilà la traduction concrète de ces propos : « Si mon affaire vient à sombrer, ma maison en faillite, mes ouvriers sur le pavé, de quel poids déjà mon âme sera allégée! Si la Cité où je vis avec tant d'attachement connaît la grande décrépitude, quelle libération intérieure!

Si j'arrive à une si sainte indifférence que les fleurs de mon clos et les yeux de ma femme ne me toucheront pas plus que de la boue, comme mon âme sera plus apte à accueillir le Christ! Et si je puis un jour tenir sur mes genoux le cadavre de ma fillette, comme je sentirai alors sourdre en moi les grandes sources de la joie! » Est-il vrai que de telles larmes soient la *condition* inéluctable de notre joie avant la mort ?

Au nom de tout ce que le sacrement de mariage a inclus d'éternel dans notre vie, nous demandons si une telle proposition dans son intransigeance doit broyer ceux qui aiment cette terre qu'un même Dieu a créée et a, de son Sang, rachetée ?

En la fête de l'Ascension 1940.

Paul Flamant.

Jeanne, chef de guerre[1]

« Je suis chef de guerre »

Vocation étonnante, déconcertante même pour un croyant : la vocation de Jeanne d'Arc a été — pratiquement — de faire la guerre !

Aucune âme ne vient à la lumière sans que Dieu ait voulu pour elle un rôle précis, humble peut-être, médiocre jamais, une « vie », pour tout dire, rachetée par le sang du Christ et destinée à la louange du Dieu Trinité. Dans le rêve de Dieu une mission a été départie à Jeanne d'Arc. Comme à chaque âme humaine, à chacun d'entre nous. Des « voix » se sont fait entendre, comme à l'intime de chaque être au tournant de sa destinée, mais avec plus de force et de netteté, parce que la mission dépassait toute attente, et puis parce qu'il fallait faire vite : la France était perdue.

Jeanne entendit ses voix. Il n'y a rien de plus adorable au monde que cette soudaine communion d'une pauvre âme pécheresse, isolée, craintive, ignorante de son avenir, avec la révélation du rêve de son Dieu.

1. La Presse a fait un chaleureux écho au discours prononcé le 5 mai par le P. Carré à Notre-Dame. Beaucoup d'auditeurs ont souhaité d'en pouvoir méditer le texte. Il sera d'un vrai secours, aussi, à beaucoup d'autres, qui n'ont pu l'entendre. Au moment où nous livrons ces pages à l'imprimerie, la grande bataille a commencé où la France défend son existence même. Le miracle de Jeanne doit nous faire espérer en l'infinie bonté du Père Tout-Puissant. (N.D.L.R.)

Rien de plus tragique non plus. Je suis allé à Domremy : il y avait ce jour-là dans le ciel de Lorraine le soleil et la paix, cette paix que Jeanne a connue et que son âme aspira. Le cœur se serre à l'évocation du drame qui se joua dans la petite maison basse, dans l'humble foyer où l'enfant était seulement soucieuse d'honorer ses père et mère. Avant l'investissement des places fortes, et pour que les villes, une à une, bientôt fussent au roi, Jeanne elle-même fut d'abord assiégée par ses voix. — « *Plus tard*, supplie-t-elle, *par pitié. Voyez, je ne sais pas monter à cheval ni mener la guerre. Je ne sais ni A ni B, tout juste filer et coudre.* » — « Va », répondent les messagers de la Volonté divine. Vois les villages qui s'allument le soir comme des bûchers. Vois les Bourguignons qui approchent. Vois Orléans qui va tomber. Vois le Dauphin qui s'enfuit. « Va hardiment. »

Elle est envoyée. Sa mission lui est dictée en pleine lumière, du premier coup, avec une précision si forte que son âme en fut possédée. « *N'ayez crainte*, dit-elle à Jean de Metz... *il n'y a de secours que de moi... n'ayez crainte, ce que je fais, je le fais par commandement. Il y a quatre ou cinq ans que mes frères du Paradis et Messire Dieu m'ont dit qu'il fallait que j'aille en guerre pour recouvrer le royaume de France.* » — « Pourquoi venez-vous ? » lui dit-on à Poitiers. Sans ambages, la tête haute, elle répond : « *Je viens de la part du Roi des cieux pour faire lever le siège d'Orléans et conduire le roi à Reims.* »

Avant elle, Quelqu'un avait déjà parlé aux hommes avec un tel accent, avec seulement moins de témérité, plus de prudence, parce que son heure ne devait pas venir si tôt. « Je vous dis ce que j'ai vu chez mon Père », déclare Jésus. Et quand ses disciples l'interrogent, au terme de son dialogue avec la Samaritaine, Il leur révèle

ce grand Service avec quoi la vie se confond et dont le goût rassasiant monte à ses lèvres : « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. »

Alors, puisqu'elle est envoyée, puisqu'elle doit être la Libératrice de son roi et de son pays, Jeanne d'Arc fait la guerre. Les objectifs une fois déterminés, elle met à leur service toute la fougue de sa certitude. Parce qu'elle est chrétienne, parce qu'elle hait la guerre, parce qu'elle sent monter en elle une immense pitié pour le sang répandu, elle propose aux ennemis la paix, à condition qu'ils retournent chez eux; mais sa démarche une fois repoussée, elle fait taire sa souffrance et accepte le jeu sanglant avec tous ses risques et l'engagement total qu'il exige. Tant que l'urgence de la bataille ne lui apparaît pas avec évidence, elle se soumet aux interrogatoires que le roi lui impose à Poitiers, et sans lassitude elle retrace devant ses premiers juges la genèse de son appel. Mais quand on lui propose de donner un signe éclatant de sa mission, elle coupe court à toutes ces tergiversations : vous voulez un signe! Ce n'est pas ici que je vous le donnerai. « *Conduisez-moi à Orléans. Qu'on me donne des hommes en si grand nombre qu'on le jugera bon. Le signe que je vous montrerai, ce sera Orléans secouru et le siège levé.* »

Écoutez-la s'écrier : « *Je suis chef de guerre.* » Elle assume ses responsabilités. En ce temps-là surtout, en ce temps du combat à l'arme blanche, le rôle du chef est capital. Elle regarde, elle juge, elle commande, elle entraîne, et le combat pour Orléans demeure l'exemple, le plus caractéristique peut-être de toute l'histoire de France, de ce que peut un vrai chef de guerre.

Elle a sommé l'ennemi de se retirer; on se rit de ses efforts; alors elle déchaîne l'action offensive et fait son-

ner la charge. Trois bastions tiennent la Loire : Saint-Loup, les Augustins, les Tourelles. L'ennemi se replie. Jeanne, déjà deux fois victorieuse, veut donner le suprême assaut. Les capitaines remettent l'attaque au lendemain; le lendemain, on discute encore. Elle se fâche : « *Je ferai ce que j'ai dit.* » Et comme la fatigue commence à s'emparer de ces hommes qui luttent depuis le matin, à 3 heures de l'après-midi, elle se précipite dans le fossé, prend elle-même l'échelle, la dresse contre la douve, et tombe blessée.

Le chef est blessé, l'armée se décourage. Alors, elle saute encore à cheval, et parce que le succès grandit son assurance, tous ceux-là à qui elle a rendu le goût du péril et de la victoire, tous ceux-là qu'elle a arrachés à leurs routines et qu'elle a enrôlés dans un grand Service, avec le risque de la mort, elle les rallie et les entraîne : « *Tout est vôtre! Dedans, enfants! En nom Dieu ils sont nôtres!* »

Bientôt, les cloches d'Orléans sonnaient la délivrance.

Jeanne d'Arc et les Français

Comment Jeanne fait la guerre ? — Pas seulement comme un chef de guerre, fût-il génial. Avez-vous déjà senti ce qui la met à part au milieu de ses troupes, et cependant la leur rend toute proche, ce qui fait d'elle une « séparée », et en même temps assure à son regard et à son jugement un étonnant réalisme ?

Ce qui la sépare des autres, c'est que par vocation elle a foi dans la France. Je viens de marquer les étapes triomphales de sa Chevauchée. Mais regardons de plus près, voulez-vous, l'armée qu'elle conduit à la victoire.

Son roi ? On le nomme le roi de Bourges; pour sauver Orléans il a dépensé jusqu'à son dernier écu. Un jour,

il sera grand administrateur, et l'histoire lui en saura gré. Pour le moment, faible, incertain, tourmenté de savoir s'il est bien le légitime héritier de la Couronne, il est à la merci de ses courtisans. Quand l'envoyé de Dieu survient, tout autre que Jeanne — sans lui jeter la pierre, car son malheur est grand — le jugerait trop las pour courir sa chance ; d'ailleurs il se dissimule : « Jeanne, ce n'est pas moi qui suis le roi. » — « *Je vous dis de la part de Messire Dieu que vous êtes vrai héritier de France et fils de roi.* »

Les chefs qui l'entourent ? Oh! dans leurs cœurs il y a de beaux rêves qui sommeillent, des réserves d'énergie, mais ils sont accablés, découragés, divisés. Ils ne savent pas bien s'il faut encore se battre, ni pourquoi ils se battent. L'un défend ses terres, l'autre cherche des avantages, le troisième aime l'aventure, et s'ils sont aujourd'hui de ce côté-ci du camp, demain les verra peut-être ralliés à une autre cause. Le conseil royal, lui, aime surtout délibérer. On se perd en bavardages, en pronostics. A bout de patience, après la chute d'Orléans, Jeanne s'écriera devant le dauphin : « *N'assemblez plus tant et de si longs conseils. Venez tout de suite à Reims recevoir votre digne sacre.* » Et puis, quand elle sera victorieuse, ils vont la jalouser et bientôt — tous — la trahir.

Ses hommes d'armes ? Pauvres gens indisciplinés, mal payés, depuis longtemps ils vont à la bataille comme à une nouvelle défaite. Jusqu'au bout ils dépendront entièrement de son courage, de sa volonté, de sa présence. Elle blessée, ils commencent à fuir.

Alors, le miracle, c'est que, partie avec tant de fougue et de certitude, elle n'ait point cédé à l'inévitable désespérance. Elle ne dit pas : à quoi bon se battre pour ces gens, à quoi bon défendre ceux qui ne veulent pas

être défendus ou dont les buts de guerre sont de si misérables trésors! Devant la lassitude et la médiocrité, elle n'a pas eu cette crise de découragement qui fait douter les plus forts d'entre nous de la légitimité de leur cause. Elle n'a pas cru que Dieu l'avait trompée, parce qu'elle avait devant elle un roi pitoyable, parce que les gens d'Église demandaient des signes (et ils avaient raison!), parce qu'au lieu d'une armée de chevaliers, elle trouvait de pauvres hommes indécis et peureux, parce que grande était la pitié du royaume de France.

Une idée, une seule, l'a empêchée de perdre cœur. Sa vocation. « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » La continuité royale à assurer le territoire à libérer. Et pour cela le grand réveil de l'âme de la France. Voilà la volonté de Dieu. Rien ne pourra l'en faire démordre. « *C'est pour cela*, dit-elle, *c'est pour cela que je suis née.* »

Pourtant, n'allez pas croire qu'elle cède à l'attrait de l'idéalisme, n'allez pas croire que devant ses compagnons qu'elle domine de toute sa taille, elle va libérer en elle les puissances de dédain, de mépris, que recèle tout cœur humain. Ce n'est pas une illuminée. Elle ne croit pas que les œuvres divines s'accomplissent en dehors du contexte si pauvre de l'Incarnation. C'est une réaliste, une Française, une paysanne de chez nous, au bon sens robuste, et dont l'âme toute pure n'est point naïve. Elle sait que l'humanité est misérable, et que pour la porter jusqu'à son Père, le Christ Rédempteur doit la prendre chaque jour entre ses bras sanglants. Aussi, ces êtres dont la fragilité n'aura jamais raison de son espérance, elle s'en charge comme dans un chemin de Croix.

Parce qu'elle connaît les ressources de leur atavisme national, elle les entraîne, elle les exhorte, et la trahi-

son même ne pourra pas faire mourir sa foi. Ils ne savent pas l'enjeu de la lutte, ils comprennent mal quelle cause sacrée est remise entre leurs mains. Qu'importe : c'est déjà tellement beau, tellement miraculeux que, bon gré mal gré, le roi, les chefs, les soldats l'aient acceptée, elle, pauvre fille de dix-huit ans, et que le conseil de Poitiers ait fait confiance à ses stupéfiantes prétentions! Il y a là, de leur part, une telle bonne volonté! Alors, qu'ils marchent! qu'ils triomphent! L'idée s'incarnera au jour de gloire, et ce sera par eux — par eux. Un jour, leurs yeux s'ouvriront. Ils prendront toute leur taille. Puisque ses « voix » le lui affirment, oui, le jour de gloire arrivera : le roi de Bourges sera sacré à Reims. Paris, la Normandie se donneront à lui. Arrachés à leurs divisions, à leurs égoïsmes, à leurs routines, les Français auront reconquis la France.

C'est pourquoi elle l'a respecté, ce roi, parce qu'elle voyait sur sa tête la couronne de saint Louis. C'est pourquoi elle les a respectés, ces Français, instruments en si grande part inconscients de l'œuvre providentielle. Mais comme elle a dû prier pour eux ! J'imagine sa prière, tandis qu'à Chinon elle attend d'être reçue par Charles, à Poitiers entre les interrogatoires, puis au matin et au soir des combats : Messire Dieu, et vous saint Michel, sainte Catherine, sainte Marguerite, je n'ai contre mes gens aucune colère, je n'ai pour eux aucun mépris. Il suffit qu'ils me suivent! Pourtant, arrachez-les à leur suffisance, faites cesser leurs indécisions. Donnez-leur le goût de la liberté de leur âme, de la liberté de leur sol, et de l'intégrité française. Ne permettez pas qu'ils se reposent, comme fatigués par leur trop longue et trop glorieuse histoire. Rendez palpitante en eux la sève même de leur race. Faites éclater à leurs yeux la grandeur de leur mission, et qu'ils sachent que pour

mes buts de guerre il n'est pas trop de sacrifier sa sécurité ni de risquer son sang. Ah! permettez que mon roi et que mes frères de France entendent aussi mes « voix »...

Le « sacrifice du chef »

Jeanne d'Arc n'a pas douté, ai-je dit; elle ne s'est pas laissée décevoir; elle a jugé les hommes comme les juge Jésus, et avec Lui les a sauvés.

Mais un dernier trait manque jusqu'ici à sa physionomie de chef de guerre. Jeanne est une femme. Une femme ne peut sauver qu'en enfantant. Elle doit être mère. Or qui dit maternité dit souffrance. Jeanne n'a pas seulement conduit ses troupes à la victoire. Le rachat, le sauvetage de la France voulait aussi qu'elle souffrît dans son âme et dans son corps un martyre sans nom.

« Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Mais Jésus le premier a connu, non point vis-à-vis des hommes, mais vis-à-vis de sa vocation elle-même, ces déchirements intérieurs qui causèrent son agonie : « Que ce calice s'éloigne de moi ! »

Devant la tâche extraordinaire elle a protesté de sa faiblesse et de son inexpérience. Et puis, parce qu'elle restait humaine, il y avait sans doute d'autres « voix » qui s'élevaient : Jeanne, ne va pas en guerre, dans la tourmente des camps. Vois, en Lorraine, cette paix de la terre que tu aimes. Et si la paix est troublée, si Domremy même est saccagé, demain sera meilleur. Jeanne, la France va mourir. Mais c'est peut-être son destin. Jésus aussi est mort...

Nous les connaissons, ces voix qui montent et qui disent qu'il n'y a plus rien à faire, que notre siècle a

ses idoles et que la soif des eaux vives est passée de saison. Tous ces appels à ne pas prendre trop au sérieux les exigences du travail quotidien, l'amour du foyer, les responsabilités sociales, ces cris discordants dont notre lâcheté se fait complice, et qui en veulent au dessein de Dieu sur nous, et en fin de compte à notre bonheur.

Comment ne les aurait-elle point entendus! Et une fois dans la mêlée, au milieu même des folles équipées, comment n'aurait-elle pas souffert du lancinant rappel de la chaumière abandonnée ?

Ses voix, elles sont puissantes, et Jeanne est docile, mais il y a des heures où l'incertitude, la fatigue la troublent, et elle s'inquiète et elle demande l'apaisement. Or les voix réclament l'obéissance et l'abandon.

Et puis, cette guerre, elle souffre atrocement de la mener. Hélas! semble-t-elle dire, je n'étais point faite pour être chef de guerre! Pourquoi Dieu m'a-t-il donné cette vocation ? Intrépide au combat, en vraie Française, elle est chrétienne et elle s'afflige de l'horreur où l'entêtement de l'ennemi la plonge. Le devoir est là, elle l'accomplit jusqu'au bout, mais la pitié est dans son cœur. De quelque parti qu'ils soient, elle visite les agonisants et soutient entre ses bras leurs têtes douloureuses. En pleine nuit, elle s'éveille soudain et crie : « *Le sang de nos gens coule!* » Et comme elle croise dans la rue son page, elle lui reproche son indifférence : « *Ah! vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu!* » Elle aime mieux, mille fois, sa bannière que son épée.

Enfin, l'heure sonna de son propre « sacre » à elle, des mains du Crucifié. Jeanne d'Arc a perdu. Chef de guerre, il lui revenait, parce qu'elle était une sainte, de renouveler le plus grand don, et, comme Jésus, d'offrir pour ceux qu'elle aimait l'offrande même du Calvaire, le sacrifice du chef.

On ne sait plus assez aujourd'hui comment s'opèrent les rédemptions. On ne sait plus assez aujourd'hui ce qu'il en coûte d'être *responsable*, d'être chef. Lisez les immortels dialogues du procès. Jeanne est aux prises avec ses juges. Jeanne est aux prises avec tout ce que nos vies recèlent d'ingratitude, de haine, de jalousie, d'impureté. Car ses juges ne sont que des acteurs : leur rôle a été écrit par l'universelle infidélité. Tout le monde a trahi.

Elle accepte, elle consent à son martyre. Cependant, jusqu'au bout elle restera chrétienne, et ce n'est point parce qu'elle est chef de guerre qu'elle renie son cœur humain, sa chair humaine. Elle a eu pitié de ceux que la guerre atteignait dans leur âme et dans leur corps, elle a eu pitié de ceux qui allaient mourir, elle a eu pitié du sang français, elle n'a jamais dit que la douleur n'est qu'un vain mot; maintenant, elle va avoir pitié d'elle-même, elle ne va pas se raidir dans l'attitude du stoïcisme et mourir sans larmes ni paroles. Le dernier drame de sa guerre, elle va le vivre sans forfanterie, dans la vérité de sa conscience.

Les « voix » l'exhortent : « Il faut t'en rapporter à Notre-Seigneur. Il t'aidera. » Mais elle s'inquiète. Le supplice est proche. Elle tremble. Une fois même elle cède à l'odieux marchandage et se rétracte pour sauver sa vie. « *Tout ce que j'ai dit*, confesse-t-elle ensuite, *tout ce que j'ai dit, je l'ai dit par terreur du feu!* »

Le mercredi 30 mai, à 6 heures du matin, on lui annonce que le dénouement est pour aujourd'hui. « *Hélas!* s'écrie-t-elle, *me traite-t-on aussi horriblement et cruellement qu'il faille que mon corps net et entier, qui ne fut jamais corrompu, soit aujourd'hui consumé et réduit en cendres. Oh! J'en appelle devant Dieu, le grand Juge.* » La voici sur la place du Vieux-Marché. Alors,

forte comme le diamant, inébranlable comme l'Église, cette sainte qui était aussi une pauvre enfant, en face du bûcher, savez-vous ce qu'elle a fait ? En face du bûcher, elle a pleuré, elle a pleuré!... Jeanne au prodigieux destin, vous avez pleuré devant l'universelle félonie et devant l'atroce supplice, comme votre Seigneur et Maître à Gethsémani. Comme nous. Jeanne, pour vos larmes, soyez bénie !

Mais ce fut tout. Sa vocation, elle ne l'a pas reniée. Les soldats l'abreuveront d'injures; les prélats et les docteurs de sagesse lui refuseront dans sa prison l'Eucharistie; ceux qui désapprouvent les tragédies s'en laveront les mains. Une seule chose lui restera. Une certitude. Une certitude inébranlable sur quoi jouer son bonheur et sa mort. Ce que rien d'humain ne pourra contredire, ce que rien d'humain, ni succès, ni revers, ne pourra tuer en elle : sa vocation. Quelqu'un l'a aimée. Quelqu'un n'a pas cessé, jour après jour, de veiller sur elle et de lui donner au fond de l'âme le goût de son amour et de sa vie surabondante. « Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » — « *Jésus, Jésus!* » prie Jeanne d'Arc, tandis que les flammes montent.

Un peu plus tôt, en comprenant qu'elle achetait par le sacrifice du chef le salut de son âme et le salut de la France, elle avait murmuré : «*Oui, Dieu aidant, ce soir je serai en Paradis.* »

*
* *

Au terme d'une œuvre célèbre, un grand dramaturge fait comparaître devant ses juges la Libératrice glorifiée. La condamnée d'hier les toise : « Et si je revenais ? » interroge-t-elle. Un lourd silence lui répond. Puis chacun de ses juges, l'un après l'autre, se retire la tête

basse. Si Jeanne revenait sur terre, ils la brûleraient de nouveau.

Non, ce n'est pas vrai! Sainte Jeanne d'Arc, Français et Anglais sont aujourd'hui engagés, coude à coude, dans une lutte difficile et décisive — et ils ont besoin de vous, chef de guerre! Ceux qui sont défaillants, parce qu'ils ne savent pas bien pourquoi ils se battent, parce qu'ils rapetissent l'enjeu de la gigantesque entreprise et s'imaginent que c'est seulement leur confort et la liberté de leurs aises qu'ils défendent, secouez leur torpeur, élargissez leur cœur, tuez leur égoïsme, ouvrez leurs yeux.

Ceux qui se laissent décevoir, parce que chez nous, sur tant de plans, un grand effort moral, social, familial s'impose, et que c'est très pauvrement que nous assumons l'extraordinaire mission de sauver les valeurs chrétiennes de notre civilisation, faites-leur comprendre quelle fierté il faut avoir de ce choix providentiel, et qu'au lieu de se décourager, l'élite, inlassablement, doit soulever la pâte humaine, lui parler de sacrifice et de vie donnée, et faire que les âmes se haussent à la dignité de leur destin.

Et aux Français qui croient en la France, surtout à ces jeunes chrétiens qui ont dû abandonner pour la guerre le labeur de régénération sociale qu'ils avaient commencé dans leur milieu et dans leur profession, et qui aujourd'hui peuvent décupler leur action sur un nouveau champ de bataille, oui, à ceux-là, sainte Jeanne d'Arc, donnez l'amour de leur foyer, la ténacité du jugement, l'enthousiasme de l'élan, la soumission devant les épreuves, l'acceptation des échecs, des souffrances et des sacrifices, donnez l'invincible espérance, et donnez la jeunesse de votre âme.

A.-M. Carré, O. P.

La spiritualité de M. Pouget [1]

Il n'y avait pas, chez M. Pouget, d'artificielles « séparations ». Où trouver des cloisons chez un homme dont le tempérament reproduisait si bien l'unité et la solidité de la nature ? Dans sa conversation tout menait à tout, l'étude d'un texte de l'Évangile le replongeait dans le problème du radium, une conversation familière le rejetait dans les hauts lieux par un de ces « coups d'aile » qu'il aimait à retrouver dans les lettres de saint Paul. Et pourtant jamais il ne fût venu à l'esprit de lui appliquer ce mot de Fontaines sur M. de Saci : « Tout lui servait pour passer à Dieu et pour y faire passer les autres. » Prêcher même par un détour lui était bien impossible. En revanche, il ne se gênait pas pour indiquer en passant ce qui l'occupait. Puis on parlait d'autre chose, et il reprenait son train.

Les vertus sont souvent une nature seconde ajoutée à la nature première et qui ne s'y sont pas encore pleinement incorporées, soit manque de temps, soit par une résistance du fonds, soit aussi parce que nous n'avons pas assez su respecter ce qu'il y avait de bon dans le naturel. M. Pouget avait traité sa nature comme il traitait celle des autres : avec respect. D'où sa liberté dans l'appréciation des méthodes autorisées, des idées communes et traditionnelles. Si l'on s'étonnait ou s'il s'é-

1. Ces pages sont extraites de l'ouvrage de notre collaborateur, M. Jean Guitton, qui va paraître aux éditions de la N. R. F., sous le titre « Portrait de M. Pouget ». Voir *La Vie Spirituelle*, décembre 1938, p. 161, Jean Guitton, *Le Père Pouget*.

tonnait lui-même de son indépendance : « Après tout, disait-il souvent, je relève directement de Dieu. C'est lui qui me jugera. »

Ce n'était nullement chez lui un esprit de protestation, ni même d'innovation. Parfait religieux pour l'intérieur et pour l'extérieur au point qu'il étonnait ceux qui le regardaient vivre, M. Pouget gardait une noble liberté vis-à-vis de tous et il achetait son indépendance par une constante dépendance de service et de charité.

On aimerait savoir quels étaient ses exercices accoutumés, comment il s'entretenait dans les hautes pensées spirituelles. On aimerait connaître les sources où il puisait ce tranquille courage, ce perpétuel contentement dans sa nuit. Ce que j'ai toujours deviné de cette vie, c'est qu'elle était extrêmement simple, si simple qu'il aurait été bien gêné de la définir, et que l'idée même d'une vie intérieure séparée de l'autre ne lui serait jamais venue. Les études sont ainsi faites qu'on partage les matières en tranches pour la commodité, et, par un choc en retour, nous portons ces divisions dans nos vies. Beaucoup de savants chrétiens ont eu pour ainsi dire deux existences séparées : même si on avait établi un passage entre le laboratoire et l'oratoire, même si le passage était facile et continuel, il fallait franchir un seuil. Chez M. Pouget la difficulté de ce passage n'existait pas. Ce n'était pas qu'il fût naturellement recueilli. Et, si je n'avais pas peur de scandaliser, je dirais que, s'il passait avec tant d'aisance de ses occupations en apparence profanes à l'occupation sacrée, c'est parce qu'il n'était pas recueilli naturellement; le plus attentif parce que le plus distrait, toujours distrait de la pensée de Dieu par le spectacle de l'historique, du concret et du mesurable.

Un jour qu'on l'avait vu fort absorbé pendant la messe, et qu'il s'était arrêté une demi-minute avant de réciter le *Pater*, un servant, qui voulait s'édifier, s'enhardit à l'interroger. « Monsieur Pouget, lui dit-il, vous

étiez tout perdu en Dieu. » Alors, il se troubla, et il répondit comme un coupable : « Que dites-vous, mon pauvre ? Un rayon de soleil tombait sur la patène. Je me suis surpris à calculer l'angle de réflexion. » Pour que le tableau soit exact, il faudrait sans doute ajouter que dans le laboratoire de physique il se trouvait distrait aussi soudainement par une pensée touchant au Christ. Ceci compensait cela. Nos distractions nous peignent. Celles de M. Pouget n'étaient pas du genre commun.

De même, il n'avait pas la méthode d'un ascète. Il allait vers ce qui fixait sa curiosité de paysan, laquelle n'est jamais, selon un admirable mot de Balzac, que l'observation des choses physiques poussée à l'extrême. Par une pente inverse à celle de la paresse, il était attiré vers ce qui exige le plus d'attention. L'effort était un aliment dont il ne se serait pas passé.

Si l'on voulait parler selon l'ordre de ses dévotions, il faudrait dire que sa première dévotion était une dévotion à Dieu. La nature l'élevait au Créateur. C'est en physicien que M. Pouget abordait la nature. Il n'était pas un artiste. Peut-être était-il trop un paysan pour être sensible à cette beauté qui émane des choses. Les gens de la campagne n'entrent pas en émoi devant l'herbe des champs ou le lis des vallées. M. Pouget était de leur race. C'est qu'il avait pris contact avec la nature par le soc de l'araire, par les soins du bétail, par la boue des étables, par les veillées de l'hiver : il s'était heurté, dès le tout jeune âge, à de la résistance. Plus tard, il avait poursuivi ce même genre d'expériences dans son jardin botanique, qui lui avait révélé la variété quasi indéfinie des espèces. Puis le cabinet de physique, par ses explosions, lui avait appris à ses dépens l'énergie contenue dans la matière. Quand il devint incapable de distinguer, il se fit lire les livres de Perrin, de Langevin, et

il vit par leurs yeux les trois rayons qui procèdent du radium. Or, toutes les fois qu'il pouvait atteindre par l'expérience directe ou indirecte la force contenue qui se manifeste dans l'univers, il entrait dans l'exultation. Et l'ultra-physique, en lui faisant toucher du doigt les puissances cachées dans les moindres grains de matière, avait encore plus à lui apprendre que ses souvenirs. L'étude de l'atome et des radiations lui donnait dans son extrême vieillesse l'impression que les cascades du Besse avaient fait à son adolescence, celle de la souveraine puissance de Dieu et de son infatigable action.

J'aime la chose du Christ dans saint Jean (ch. v, v. 17 ou 18), regardez un peu : mon Père travaille jusqu'à présent et moi je fais de même : *o pater mou eôs arti ergazetai, kai egô ergazomai. Ergon*, c'est le travail qui est dur, mais qui ne fatigue pas. Dieu n'a pas besoin de repos, il ne se repose pas. On dit, il est vrai, que Iahvé se repose le septième jour, je crois que c'est une mauvaise traduction. *Scheba* veut dire se reposer, mais il veut dire aussi *cesser*, et c'est le premier sens. Dieu, le septième jour, cesse d'agir. Et, encore... et encore... c'est une façon de parler. Le monde entier disparaîtrait, il y aurait autant d'être après qu'avant. Je me plais à Dieu, c'est la seule réalité de son espèce.

La création, disait-il encore, est un acte de bonté. Dieu nous a fait le plus grand don qu'il puisse nous faire, qui est de nous donner nous-même à nous-même. L'homme est une grande chose. Mais le monde ne se suffit pas. Il faut quelque réalité hors du monde, et, quand on se trouve avec l'Infini, je vous avoue qu'on est en bonne compagnie. L'homme a besoin de Lui pour satisfaire son énergie fondamentale. Au fond, nous sommes une tendance tout entière suspendue à l'attente. J'ai l'idée que la création, c'est une réalité qui tend toujours plus haut, mais qui par elle-même s'affaisserait s'il n'y avait en elle une force infinie agissant d'une manière instantanée. Je me figure que le monde cherche sans cesse à retomber dans le néant, mais qu'il se soutient quand même par une sorte de vibration que lui imprime à chaque moment

la puissance divine. Voyez, en effet, comme chaque chose oscille.

Dieu, il vaut mieux le décrire que le nommer. Je serais tenté de dire que moins on le connaît, plus on le connaît. Il est complètement mystère. Et je m'y plais.

Quelle tension ce doit être dans son acte? Il y a, derrière l'univers, une force qui m'épouvante. Comment se fait-il qu'elle ait pensé à nous? Pendant longtemps, ce fut là mon sujet d'incroyance. La réponse de saint Jean me calma. Dieu est amour. Sa façon d'aimer est incompréhensible.

Le Dieu de Bergson, je l'aime, cet être qu'il a la pudeur de nommer et auquel on arrive comme à l'auteur de l'énergie noble qui se trouve dans le cosmos. Est-il libre? Oui, si les lois du cosmos ne sont pas nécessaires. S'il est libre, il a fait un choix parmi les lois possibles. Parmi ces lois, il y a celles qui s'adressent à l'être intérieur. Ici, la volonté de l'absolu s'impose : c'est la morale qui est ma nature.

Nous venons de réunir quelques *logia* de M. Pouget sur Dieu en tant qu'auteur de la nature et fondement de la loi morale, ce qui ne se séparait guère à ses yeux. Mais du Dieu de la raison, il passait aussi, et le plus volontiers, au Dieu de la foi et de la grâce : au Père, au Fils, au Saint-Esprit, sur quoi nous allons citer quelques-unes de ses pensées saisies au vol.

Quand je pense, disait-il, que les trois adorables Personnes s'occupent de moi, cela me confond. Je suis content de voir que je suis quelque chose pour ces trois Réalités suprêmes, que nous ne pouvons nommer que par les noms de l'Écriture : le Père, le Fils, l'Esprit. Quant au reste, ce sont des théories qui ne me vont pas, et je vous avoue même que je n'ai plus le même attrait qu'autrefois pour la préface de la Trinité, qui explique trop, à la manière des écoles : *et in personis proprietas et in essentia unitas*. Nous ne savons pas ce que c'est que la nature divine, encore moins la personne. La nature divine est in-

communicable à d'autres qu'à elle-même : elle se possède de telle manière qu'elle peut agir comme elle veut dans un champ illimité. Dieu ne saurait être une personne humaine agrandie. Songeons que Dieu est aussi nécessairement *trine* qu'il est *un*. Quand on parle des trois divines Personnes, c'est beaucoup plus intéressant que n'importe quoi sur la terre. Nous ne sommes qu'un effet contingent suspendu sur le non-être par la toute-puissance. Notre fin, voyez-vous, c'est l'union inébranlable avec Dieu, se consommant dans l'amour. Dans cette vie, Dieu est objet de conclusion, plus tard il sera objet d'intuition. Même dans l'éternité, il subsistera une distinction essentielle entre Dieu et nous.

Mais il faut maintenant parler de l'Évangile selon M. Pouget et dire quelle place tenait dans sa vie l'*Imitation de Jésus-Christ*.

J'ai raconté comment M. Pouget avait aperçu la nouvelle illustration que la Critique biblique pourrait fournir à la foi. Ce qui était remarquable, c'est que l'étude si précise des textes, au lieu de dessécher son cœur, lui avait donné comme des antennes. La critique des Évangiles, en lui permettant de connaître d'une manière plus exacte « Jésus de Nazareth », était l'aliment de sa prière. Newman avait noté que l'Église pouvait sanctifier les rites du paganisme et les muer en instruments de grâce : ainsi pour l'eau lustrale, pour l'anneau des mariages, pour les cierges et l'encens. Mais ce sont là des objets matériels. Pourquoi ne pourrait-on pas tirer la sainteté de l'usage critique de l'intelligence ?

Le Christ de M. Pouget était un Christ paysan.

Comme le Jésus de Marc, il était un homme simple, semant vivement et rudement. Il savait ce qu'était la vie des travailleurs. Plusieurs détails qui ne retiennent pas longtemps l'attention des lettrés ou des bourgeois avaient le privilège de l'intéresser.

« Le Christ, disait-il, avait une tunique faite d'une

pièce, probablement des sandales. Pas de chapeau, mais une longue chevelure. On ne lui voit pas d'autre chose sur la tête que la couronne d'épines. » Le fait de cette tunique le ravissait d'aise, car lui aussi n'avait qu'une soutane. Et je me rappelle comme il aimait citer les conseils donnés par Jésus aux apôtres lorsqu'il les envoyait en mission pour la première fois, « sans impedimenta et avec l'appareil de la pauvreté », et « voyez-vous, disait-il encore, ils ne doivent saluer personne, car en Orient, quand on se rencontre, ce sont des palabres sans fin ». La multiplication des pains lui inspirait cette remarque : « Du pain et des poissons, c'est la nourriture des pauvres gens ». Le passage des synoptiques sur les chacals qui ont leur demeure, alors que le Fils de l'Homme n'a pas sur quoi reposer sa tête, l'amenait à des commentaires de ce genre : « Le pauvre! Il fuyait. Car il ne voulait pas qu'on le prît avant son heure. Et c'est dur de coucher sans appui pour sa tête... Quand je pense que j'ai un bon lit... Ah! mon Dieu! » Sur la mort de Jésus en croix, il avait des remarques cruelles et médicales. « Ce dut être épouvantable; aucun organe vital n'était atteint. » Il ne fallait pas cependant le forcer sur la science du Christ : « La psychologie du Christ, disait-il... on ne peut savoir : il était une réalité unique en son genre. » Ainsi M. Pouget, par la double présence de la paysannerie et de la critique, avait des avantages sur beaucoup d'interprètes. On ne pouvait se lasser, quand il s'y prêtait, de l'interroger sur Jésus. On comprenait alors le caractère, si j'ose dire, campagnard de Jésus-Christ. En Galilée, les lignes du paysage sont restées les mêmes, le lac est éternel, le ciel aussi, mais toute la vie d'autour du lac a disparu, la malédiction semble s'être abattue sur ces rivages : elle les a privés de cette présence humaine sans laquelle un paysage est comme une matière sans forme. Les Bédouins qui campent sur les bords n'ont pas la noblesse des anciens Juifs, et la curiosité des visiteurs dépare des sites où il

faudrait être seul et sans autre appui que l'Évangile. Tandis que dans nos pénéplaines de la Creuse ou du Limousin, à ces carrefours des chemins pierreux où se trouvent de vieilles croix de granit, on n'aurait pas été mon Dieu trop surpris de voir passer le Christ de M. Pouget, attentif aux choses, habitué à la souffrance, « bon avec les petits, sévère avec les grands, et semant, selon les occasions, la parole ». « Je conseille à tous, disait M. Pouget, de lire beaucoup le Nouveau Testament et de s'attacher au Christ, cette personne si simple et si grande, qui n'avait rien sur la terre et qui était cependant le maître de tout. Le Christ, je ne pense guère qu'à lui, et je trouve toujours du nouveau. C'est un maître incomparable pour nous enseigner ce que nous avons à faire. »

Napoléon, un tout petit Corse qui était à Brienne avec une bourse. Après, quand il faisait un mouvement, toute l'Europe le savait.

Et saint Paul, quelle figure d'homme ! Mais Napoléon, saint Paul même, comparés au Christ !

Le Christ, pendant trente ans, fut un simple ouvrier, sauf lors de son passage parmi les Docteurs, où il est encore un enfant qui pose une question. Le Christ, on nous donne les principaux actes qui indiquent sa puissance: Il guérit et il s'en va. La parole est encadrée dans un fait. Il ne parlait pas sans nécessité. Les Évangiles sont merveilleux. Ah ! s'il fallait les écrire. Plus on les examine, plus on trouve que c'est beau.

On ne perd pas son temps en se préparant. Le Christ est resté caché trente ans. Il ne mit que trois ans à paraître. Je pense souvent à Matth., VIII, 20 : Le Fils de l'homme qui n'a pas une pierre pour reposer sa tête. Le Christ est pauvre, il est poursuivi; c'est pourquoi il va chaque soir se cacher au Mont des Oliviers afin d'échapper à ses ennemis. Mortifié, oh ! oui, mais non pas macéré. Le Christ mange et boit. Le Christ a choisi toutes ces vocations à la fois, mais il n'a pas voulu que la macération dominât : quand on souffre, on ne peut guère faire autre chose, et le Christ a beaucoup à faire. Il ne s'abîme pas. Et cepen-

dant il ne se dorlote pas. Voyez un peu Marc, 1, 32 à 40 : quand il prêche l'Évangile, il se couche tard, il se lève avant le jour et il va prier. Regardez ce qu'il mange; du poisson, du pain, ce n'est pas riche, et la prédication au milieu des foules. Vous me demandez s'il était gai? Ni triste ni gai, compatissant pour le peuple, sérieux, doux et humble. C'est la vie humaine modérée, c'est le contentement calme.

Au Mont des Oliviers, le Christ souffre, il a une sueur de sang, comme pour les stigmates des saints, par une sorte d'action nerveuse. La sensibilité humaine du Christ devait être excessive, car il avait une nature des plus délicates. Il s'est plaint. Quand on souffre, on peut gémir : c'est la nature qui sent et qui parle au Père.

Nous ne voyons pas que le Christ ait été malade; il devait avoir une constitution solide. Il vivait d'aumônes, il prenait les choses comme elles étaient, il ne cherchait pas ses aises. Sa vie, qui était ordinaire en apparence, était extraordinaire en réalité et elle était imitable par tous, car il a vécu pour tous.

Nous ne le voyons prier solennellement et assez longtemps qu'en deux circonstances. Lorsque parmi ses disciples assez nombreux, il choisit les Douze, comme le corps pastoral qui doit régir son Église. Il fondait alors l'Église dans ce qu'elle a de capital, à savoir dans le gouvernement ecclésiastique. Puis, au jardin de Gethsémani, lorsqu'il se prépare à racheter le monde par sa mort. Ainsi le Christ a toujours été au combat jusqu'à la mort. Il ne s'est jamais retiré dans le calme de la retraite pendant le cours de sa vie publique, à laquelle il ne s'était préparé que par une retraite dans le désert. Les apôtres en ont fait autant, dans les trois premiers siècles, durant lesquels le glaive de la persécution était toujours suspendu sur la tête des fidèles et les frappait assez souvent, la perfection chrétienne n'était pas l'état religieux, qui n'existait pas encore, mais la lutte au milieu du monde païen et la préparation au martyre, si Dieu l'exigeait. Il y avait des Vierges et on les estimait beaucoup; elles avaient une place à part dans l'assemblée des fidèles, durant la messe, dirions-nous, et c'était tout.

Le Christ s'humiliait devant son Père, mais non pas

devant les hommes. Prenez ce que nous appelons l'agonie : c'est l'humanité qui est affligée, la divinité ne peut pas l'être. Le Christ ne s'humilie et ne se résigne que devant Dieu. Lorsque le grand-prêtre l'interroge : « Es-tu le Fils du Bénit? — Je le suis », Jean nous donne des détails : « Je n'ai jamais parlé en secret, interrogez ceux qui m'ont entendu. Quiconque est de la vérité entend ma voix. » Et, devant Hérode, il ne répond même pas. Il n'est pas méchant, mais il n'est pas tendre : « Dites à ce renard que j'ai encore trois jours à vivre. » Le Père ne l'avait pas envoyé pour amuser ces sortes de gens. Évidemment, ce n'était pas le moyen de se faire bien voir. Mais les périls ne l'arrêtaient pas. Il fallait qu'il accomplît le mandat du Père. Il fallait qu'il fût le Modèle. Voyez les ordres religieux. Je crois qu'ils sont surtout faits pour garder la communauté des idées, qui est la plus importante : en revanche, ils sont difficilement adaptables. Un fondateur est à imiter, non à copier. Eh bien! le Christ est imitable pour tout le monde, et cependant personne ne peut l'égaler. C'est un modèle incomparable pour les grandes âmes. Je serais presque tenté de dire que le Christ est plus vivant maintenant que lorsqu'il passait parmi les hommes, car alors il semait, et maintenant la moisson lève et s'étend de plus en plus. C'est bien le sens de la parabole de la semence. Quelquefois elle tombe sur le chemin où rien ne vient, elle tombe aussi parfois sur des endroits couverts de pierres (j'ai connu ça dans mon enfance : ce n'était pas commode de labourer), ce sont les gens qui ne sont pas généreux; elle tombe aussi dans les buissons : ce sont les gens qui sont absorbés par le *merimna*. Elle tombe enfin sur la bonne terre où elle prend et où elle rapporte parfois trente pour cent, soixante pour cent, cent pour cent. Je songe aussi à la parabole de l'ivraie et du bon grain : il faut empêcher que les méchants fassent du mal, mais aussi il faut les supporter, et c'est ce que pratique l'Église : au lieu de donner des anathèmes, les papes négocient. — Je songe encore au trésor caché, à la perle rare, au ferment. On peut les examiner ces paraboles, et il y a toujours de quoi prendre. Et cependant, jusqu'à trente ans, il était ouvrier, fils d'ouvrier. Aucune prédi-

cation. N'est-il pas ce *tektôn* ? disait-on, et ils se scandalisaient.

Il avait près de trente-trois ans quand il fut crucifié. Quelle plénitude de vie morale et religieuse dans un si court intervalle ! Si la vie privée fut si longue, c'est parce qu'il voulait être exemple pour le plus grand nombre et particulièrement pour ceux qui doivent manger leur pain à la sueur de leur front. La souffrance est une épreuve, un *peirasmos*. Elle est une occasion de mérite, et la plus grande, quand elle est acceptée. Tenez, moi qui souffre un jour sur deux de la tête, j'aimerais mieux avoir à travailler qu'avoir à supporter mon infirmité, qui est agaçante: La mort du Christ est méritoire à cause de son obéissance au Père (Phil., II, 5). Le Père ne se plaît pas au sang, mais à l'obéissance.

La mort du Christ ne fut pas naturelle. En général, les condamnés mouraient de misère, et ils s'éteignaient peu à peu. Les oiseaux de proie pouvaient venir les dévorer tout vivants. La soif était extrême, et quel effort des muscles ! Voyez comme Pilate s'étonne qu'il soit mort si tôt, et avant lui le Centurion... Le commentaire de ces faits, vous le trouverez dans saint Jean, x, 18 : « Personne ne me ravit ma vie, mais je la donne de moi-même. J'ai le pouvoir de la donner et j'ai le pouvoir de la reprendre, tel est l'ordre que j'ai reçu de mon Père. »

La personne du Christ, je reviens toujours là, parce que c'est tout. Il y faut rapporter tout le reste. On regarde cette personne incomparable : tout y est simple.

Du Christ, il passait souvent aux saints : j'aimais à recueillir ses *logia* sur les saints, car il en parlait familièrement.

Les saints prêchaient par l'exemple, exhortaient peu, jugeaient peu, recevaient très bien les pécheurs, même les plus grands. Ah ! mon Dieu, c'est ce que faisait le Christ. La sainteté, au fond, ce n'est que l'unité poussée à l'extrême.

On peut prier certains saints qui ne sont pas canonisés, si on les croit canonisables, parce qu'ils ont pratiqué les vertus héroïques. Les saints n'étaient pas accroupis,

comme nous le pensons parfois; ils étaient même très indépendants. La meilleure manière de les connaître, c'est de lire leurs lettres. Les saints sont larges. Ils croient ce que croit l'Église, mais ils ont pitié des âmes. Saint Liguori priait Savonarole. Saint Vincent invitait l'évêque Pavillon, qui n'avait pas voulu signer les lettres contre les jansénistes. Quand Richelieu fit mettre Saint-Cyran en prison, saint Vincent cherchait à l'innocenter. Ils ne sont pas commodes avec la loi de Dieu, naturelle et surnaturelle. Le petit saint Hilaire avec sa pauvre tunique n'avait pas peur devant saint Léon, pas plus que saint Bernard, quand il écrivait au pape. *Quam arcta et stricta est via quae ducit ad vitam et pauci sunt qui inveniunt eam!*

Ce qui constitue l'Église, ce sont les saints. Et parmi les petits, il y en a beaucoup plus qu'on ne pense. Des âmes saintes, vous en avez plus dans le menu peuple que chez les grands.

J'aime à voir le milieu et l'histoire s'élevant par les hommes de Dieu.

Comment M. Pouget pratiquait-il les exercices de religion ? Avec beaucoup de soin, mais toujours selon sa nature. Il savait tant et tant de textes sacrés qu'il n'avait pas à faire le travail conseillé par les auteurs spirituels depuis le XV^e^ siècle et qui consiste à appliquer son esprit à une vérité jusqu'à ce que les affections jaillissent.

Voyez-vous, disait-il, je fais quatre ou cinq heures de prières dans la journée. Mon office, mon chapelet, la lecture spirituelle, mes réflexions, la messe et l'action de grâces. Et encore je ne compte pas le temps où je repasse mon Nouveau Testament, dérangé à chaque instant. Nous autres prêtres, nous fourrons tellement de prières pendant la journée que dans bien des cas nous n'avons pas le temps de faire autre chose, et cependant le Christ a dit : Allez, enseignez toutes les nations.

Quand j'allais à la méditation commune et qu'on faisait la lecture d'un point, souvent cela m'agaçait : « Où avez-vous vu le commandement de cela ? » J'entendais des

affaires d'un autre monde. Je n'aime pas qu'un autre se mette entre moi et Dieu quand il s'agit de la prière. Alors, parfois, je récitais mon office que je savais par cœur, ou encore quelque beau passage d'un Père, ou encore du Nouveau Testament. Mais ce que j'avais volé le matin à la méditation en disant mon office, je le rattrapais dans la journée avec l'Écriture sainte.

Ma dévotion, c'est de prier au nom de l'Église. Le bréviaire est la prière officielle; vous entrez en le disant dans ce « chorus » qui crie vers Dieu et par la bouche du Christ. Le mot *entugkanein* que l'Épître aux Hébreux applique au Christ éternel et qui est généralement traduit par « intercéder » veut dire « tomber sur quelqu'un ». Nous pressons le Christ. Pour apprendre le bréviaire, quand je suis devenu aveugle, j'ai commencé par le 25 mars, puis par les fêtes du Seigneur. Le Patronage de saint Joseph, ça ne me plaît pas : au III[e] nocturne, saint Augustin fait coïncider les deux généalogies : ce n'est pas possible. Je n'ai pas pu me mettre cela en tête, je ne puis apprendre ce qui ne me va pas. La Transfiguration, je la sais. La Toussaint, l'Office des morts, le Saint Nom de Jésus, l'Épiphanie, tout cela je le sais. A la Chaire de saint Pierre à Rome, je répète l'homélie de saint Léon au III[e] nocturne; à part cela, je dis tout. Pour la Conversion de saint Paul, je prends un beau morceau de saint Paul, celui où il raconte toutes ses souffrances. La Purification, je n'y ai pas de goût, car la Vierge n'avait pas besoin de se purifier; je dis l'office de la Circoncision, où il y a de si beaux sermons de saint Léon.

A la messe, le Christ, qui prie toujours dans le ciel et qui prie avec instance, nous le mettons sur l'autel. Il est alors le pontife par lequel on s'approche de Dieu, et il est aussi victime, autant que possible. Quand j'offre le sacrifice, je suis très près du Christ, car j'ai une participation toute spéciale à son oblation. Quant à dire que les anges nous envient à cause de la messe, c'est encore une de ces choses... Il ne faudrait pas exagérer. Ils voient à découvert Celui que nous ne voyons que par la foi; ils sont imprégnés de la divinité du Christ, et ils en ont conscience.

Sa vertu propre, c'était bien le courage. J'ai dit déjà

comme il portait toujours le poids de la pensée et des difficultés. Il ne croyait pas par le jeu de l'habitude et de l'opinion, mais tous les jours il se mettait à ruminer de nouveau.

On a beau être intelligent, on ne sait que ce que l'on a étudié.

Les objections mises dans les *Manuels* sont enfantines. Dans mon testament, je mettrai : « Je ne me suis jamais servi de ces livres avant de faire ma classe, je ne voulais pas scandaliser les élèves. »

Mais sa grande épreuve, c'était celle de ses pauvres yeux. Tant de vivacité, tant de curiosité, un tel appétit de travail, et n'y rien voir, ne pas avoir d'aide, quelle macération !

Il faut du courage. Si je n'en avais pas, je serais mort. Je comprends que les gens qui ne croient pas se fassent sauter la cervelle. Mes yeux, c'est comme s'il y avait un grand poids dessus. Mais on peut vivre avec ça.

Quand je suis devenu aveugle, je croyais que je ne pourrais plus rien faire, que je tomberais dans l'ennui. Regardez, je suis tellement occupé que je n'y peux suffire : c'est ça la vie.

Pour moi, c'est la nuit. Mais, voyez-vous, j'ai mon éternité qui est proche, et avec Dieu ça s'arrangera mieux, si je supporte. La vie est toute pleine d'ennuis, et ce sont ceux qui les acceptent le mieux qui en éprouvent le moins de gêne. Pour servir Dieu, il faut être gai, et tant qu'on n'est pas mordu dans sa personne physique comme Job, tous les ennuis ne sont rien.

On peut deviner le côté par où il donnait prise à la misère. Ce serait lui rendre un bien vilain hommage que de cacher ses limites. M. Pouget aurait été porté vers la colère, s'il ne s'était retenu. Il avait des saillies qui partaient avant qu'il en eût conscience et qui étaient pleines de drôlerie pour nous, mais qu'il se reprochait amèrement. Il avait eu à porter sa patience vers lui-même.

JEAN GUITTON.

TEXTES ANCIENS

Saint Augustin

Lettres pour le temps de guerre [1]

Que de fois nous avons entendu, sur la bouche de nos pères et dans le secret de notre propre cœur, la question du prêtre victorien : La guerre tue les meilleurs; pourquoi sommes-nous privés de leur amitié et de leur aide ?

Ce sont, dis-tu, de bons, de fidèles, de saints serviteurs de Dieu que le fer des Barbares a mis à mort. Qu'importe que la fièvre ou le fer les ait délivrés de leur corps ? Ce que Dieu considère en ses serviteurs, ce n'est pas les circonstances de leur mort, mais ce qu'ils valent en mourant. Et même ne devrait-on pas dire qu'il y a plus de peine à s'affaiblir lentement qu'à mourir en un instant ? L'Écriture, il est vrai, nous montre quelle longue et horrible maladie Job eut à endurer — Job dont la justice a reçu de Dieu même, qui ne peut se tromper, un si éclatant témoignage.

Il est dur sans doute, il est douloureux de voir captives de chastes et saintes femmes. Mais leur Dieu n'est point captif, et, captives, il ne les abandonne point si elles sont bien siennes. Oui, c'est là la leçon de ces saints dont je viens de rappeler avec l'Écriture les souf-

1. Voir *La Vie Spirituelle*, avril 1940.

frances et la confession : ce qu'ils ont dit, emmenés et emprisonnés par leurs ennemis, et que nous lisons dans les Écritures, nous apprend que Dieu n'abandonne point ses serviteurs captifs. Qui nous dit que, par ces humbles femmes elles-mêmes, le Dieu tout puissant et miséricordieux ne veut pas faire éclater ses merveilles sur la terre des Barbares ? En tout cas, n'arrêtez pas de prier Dieu pour elles en gémissant. Cherchez de toutes vos forces, dans la mesure où Dieu vous en donnera le temps et les moyens, à savoir quel a été leur sort et quel réconfort vous pourriez leur procurer...

Prie Dieu pour elles. Demande-lui de leur inspirer, à elles aussi, des paroles de prière et de confession semblables à celles qu'adressait à Dieu Azarias, et que je viens de rappeler. Car elles sont, sur la terre de leur captivité, comme étaient ces trois jeunes gens : ils ne pouvaient sacrifier à Dieu selon leurs traditions; elles ne peuvent pas davantage aujourd'hui apporter leurs offrandes à l'autel de leur Dieu, ni même trouver un prêtre pour le faire en leur nom. Que Dieu leur inspire donc de dire, comme Azarias, dans la suite de sa prière :

« Il n'y a plus aujourd'hui ni prince, ni prophète, ni chef, ni holocauste, ni oblation, ni supplications, ni lieu pour sacrifier en ta présence et obtenir miséricorde. Mais daigne, Seigneur, nous recevoir l'âme contrite et l'esprit humilié! Agrée le sacrifice que nous t'offrons aujourd'hui, comme les holocaustes de béliers et de taureaux ou de multitudes d'agneaux gras. Puisse-t-il, ce sacrifice, perfectionner ceux qui te suivent, car il n'y aura point de confusion pour ceux qui mettent en toi leur confiance. Maintenant nous te suivons de tout notre cœur, nous te craignons, et nous cherchons, Seigneur, ton visage. Ne nous confonds point. Traite-nous selon ta douceur, selon l'immensité de ta miséricorde. Délivre-nous miraculeusement, et donne, Seigneur, gloire à ton nom. Tiens en respect ceux qui maltraitent tes serviteurs; que ta toute-puissance les confonde; que leur

force soit écrasée, et qu'ils sachent que tu es le Seigneur, le seul Dieu, glorieux dans l'univers entier[2]. » Si elles parlent et gémissent ainsi, Dieu sera près d'elles, car il aime à se tenir près des siens...

Cette lettre, trop brève pour ton désir, est bien longue par rapport à mes occupations, et la hâte de celui qui doit te la porter m'a obligé à faire vite. Que ta charité s'en contente. Dieu te donnera de bien plus abondantes consolations, si tu lis très attentivement ses Écritures.

La lettre suivante est adressés par saint Augustin, en l'an 410, au clergé et au peuple d'Hippone, sa ville épiscopale, d'où il était momentanément absent. Il tient, on va le voir, à les mettre en garde contre le découragement qui menace de s'emparer d'eux et d'amener un relâchement dans leurs œuvres de miséricorde. Moins que tout autre, le temps de guerre ne doit être le temps de l'égoïsme et de la prudence à courte vue. C'est au contraire par excellence, aux yeux de saint Augustin, le temps du désintéressement et de la charité, sous toutes leurs formes. Après des conseils qui concernaient surtout l'attitude intérieure de l'âme en face de la guerre, voici donc des exhortations d'un caractère plus pratique encore : garder son sang-froid, faire le bien, ouvrir plus largement que jamais sa bourse aux nécessiteux :

Lettre CXXII

Avant tout, je demande à Votre Charité, je vous conjure par le Christ, de ne point vous attrister de mon absence corporelle. Vous ne doutez pas, j'imagine, que d'esprit et de cœur il m'est parfaitement impossible de

2. Dan., III, 38-45.

m'éloigner de vous. Et pourtant je souffre plus que vous peut-être de voir que ma faiblesse ne peut suffire à tout ce qu'attendent de moi les membres du Christ, au service desquels me pressent également sa crainte et son amour. Votre amitié sait bien que jamais je ne me suis éloigné librement et par caprice, mais toujours par nécessité et pour servir. Cette nécessité a souvent contraint mes saints frères et collègues à de durs voyages sur mer et outre-mer; pour moi, j'en ai toujours été dispensé non par quelque indifférence, mais par ma santé moins résistante. Aussi, frères très chers, agissez en sorte que, suivant l'expression de saint Paul, « soit que je revienne et vous voie, soit que je demeure loin de vous, j'apprenne que vous êtes fermes dans un même esprit, et travaillez d'un cœur unanime pour la foi en l'Évangile[3] ».

Si vous êtes secoués par quelque épreuve temporelle, voyez-y plutôt une invitation à penser à cette vie supérieure où vous serez exempts de toute peine, délivrés non seulement des tourments écrasants d'un temps vite passé, mais de l'effroyable supplice du feu éternel. Car si déjà vous dépensez tant de soins, tant d'applications, tant d'efforts pour échapper à quelques tourments passagers, combien devez-vous vous préoccuper de fuir d'éternelles misères? Si nous craignons si fort une mort qui nous délivre des peines temporelles, qu'il nous faut donc trembler devant cette mort qui nous livre à des douleurs éternelles! Si nous goûtons avec tant d'amour les délices, fugitives et basses, du siècle présent, avec quelle plus ardente passion devons-nous rechercher les joies pures et sans fin du siècle à venir! Pensez à ces choses, et adonnez-vous sans paresse aux bonnes œuvres. En temps voulu vous moissonnerez ce que vous aurez semé.

(Traduction et notes
du P. Damien Demongeot, O. P.)

3. Phil., 1, 27.

BILLET D'APOSTOLUS

Civilisation chrétienne

Pourquoi nous battons-nous ? Pour sauver la civilisation chrétienne. Je voudrais réfléchir aujourd'hui sur ces deux mots.

La civilisation, c'est l'organisation de la cité. Le christianisme y ajoute une nouveauté, et cette nouveauté, quelle est-elle ? Jusqu'à lui je vois ces grands Empires qui ont remplacé les clans, qui grandissent, dévorent et tombent, qui se succèdent, jusqu'au jour où la république d'une petite ville paysanne, Rome, étend ses principes et ses légions au monde entier, et résume en elle l'idée d'Empire en lui donnant assez d'assise, croit-elle, pour englober l'espace et s'assurer du temps. Mais point d'autorité au-dessus de l'Empire : il est tout. Il est dieu en quelque manière. Et on le sent à cette séparation des hommes en plusieurs classes. Les dieux anciens, même lorsqu'ils sont réduits à l'unité, n'aiment pas l'égalité des hommes. Ils se plaisent à l'inégalité, parce qu'au fond ils ne sont pas raison mais caprice, et que le fond du caprice, c'est d'exalter et d'humilier sans motif. Que vient faire le christianisme ? Il annonce l'égalité de tous les hommes : elle existe au point de départ et, plus encore dans la destination. Le Créateur est Amour. Il fait

parce qu'il aime, et il est, pour ainsi parler, plus aimant que créateur. Après la prédication de l'Évangile, un retour en arrière n'est plus pensable, j'entends un retour absolu et total; et même un écroulement de tout, une ruina magna *ne peut plus se concevoir, un ferment est enfoncé dans la pâte. Le monde a changé. Et je dirais que c'est le seul changement profond, la seule métamorphose substantielle : les autres sont à son image, comme celles des révolutions. La civilisation chrétienne c'est la civilisation issue de ce changement premier.*

Mais nous devons nous garder de confondre le ferment chrétien de la civilisation avec des expressions qui peuvent être provisoires ou précaires.

D'abord, il ne faut pas confondre la civilisation chrétienne avec la civilisation latine. C'est un thème souvent entendu et répété parmi nous, et il est assez naturel en guerre. Réfléchissons. Que le christianisme se soit répandu grâce aux facilités de l'ordre romain, qu'il y ait eu une sorte de providence en faveur de Rome qui a rendu possible la diffusion de l'Évangile, puis l'organisation et l'illustration de l'Église, on ne songe pas à le contester. Est-ce à dire que le christianisme soit nécessairement latin? Que son sort soit lié à celui de la latinité? Ou encore, ce qui est peut-être plus difficile à penser, qu'il y ait des races maudites comme la race germaine?

Pas davantage la civilisation chrétienne n'est assimilable à la démocratie ou, comme on dit de nos jours, à l'antifascisme. Le fascisme a bien des aspects : l'un de ceux-ci est une réorganisation de l'État tendant à venir au secours de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre par une répartition plus équitable des ressources et des charges, par une exaltation de la conscience nationale, par l'enseignement du sacrifice nécessaire à la col-

lectivité. Que l'expérience fasciste ne soit pas conforme aux lois de l'économie, que les régimes dictatoriaux n'aient pas la souplesse des régimes libéraux, qu'ils aient mal résolu le problème de la monnaie et des prix, celui de l'industrie ou de l'agriculture, c'est une question à débattre avec les compétences. Mais la civilisation chrétienne peut pénétrer un État autoritaire, et il n'est pas dit qu'elle ne le pénétrera pas, lorsque ces États auront renoncé à la tragique confusion qui assimile une doctrine politique inhumaine et monstrueuse avec une organisation politique et économique. Quant aux démocraties, nous savons bien aussi que les mots d'égalité et de liberté ne reçoivent pas toujours en elles toute leur application et on a pu voir l'état démocratique confisqué par une confession ou par un parti.

La civilisation chrétienne n'est pas davantage le capitalisme. Et il paraîtrait inutile d'insister sur ce point, si dans certains milieux on ne voyait dans l'un le rempart et la cuirasse de l'autre. Il a pu se faire à certains moments que le coffre-fort ait empêché l'église de tomber en ruine, comme au moyen âge le château fort l'avait protégée contre l'Islam. Mais les églises-châteaux ne sont plus de nos jours que des objets de curiosité. A quoi nous servirait-il de gagner cette guerre-ci, si nous n'inscrivions pas parmi nos desseins d'après-guerre la ferme volonté d'assurer un état social plus juste ?

La civilisation chrétienne (ai-je besoin de le rappeler ici ?) n'est pas davantage le confort de la vie. Avoir des provisions illimitées de vin rouge et de pain blanc, cela ne suffit pas pour être civilisés. Pour plusieurs, cependant, la civilisation, c'est une petite maison commode, propre et belle, une voiture automobile, des naissances restreintes. La civilisation chrétienne n'est pas celle qui thésaurise.

Ces réflexions sont sévères. Elles vont contre le langage ordinaire du plus grand nombre. Mais l'heure du

sacrifice est venue, l'heure où les peuples ont à choisir entre la vie invisible et la vie visible, entre le bonheur de l'âme et le bonheur du confort et du corps. Que dis-je? Ils ont déjà choisi. Devant la présence du péril, ils se sont réveillés dans l'héroïsme. Ce qu'ils défendent, ce n'est ni un régime, ni une culture, ni des commodités, ni des foyers et des terres, non, c'est bien plus, c'est leur âme même, c'est la possibilité pour les âmes d'avoir vie et respiration dans ce monde.

La vraie manière d'assurer le triomphe de notre cause est de lui donner la splendeur de la pureté. Ce sont les péchés qui font perdre les batailles. Il est vrai que la civilisation chrétienne est intéressée à la chute des doctrines et des États qui la paralysent et qui la bâillonnent. Il est vrai que nous avons pris les armes pour une cause spirituelle. Mais, l'effort que nous demandons à nos ennemis, il faut d'abord l'avoir réalisé sur nous-mêmes. La victoire sur l'autre est le fruit de la victoire sur soi.

APOSTOLUS.

Le racisme et l'esprit chrétien [1]

La France en guerre lutte pour la liberté et la dignité humaines, pour la liberté et la dignité des peuples comme des individus, de tous les peuples, quelles que soient leur race et leur civilisation, car la France, d'accord en cela avec la doctrine traditionnelle de l'Église, n'accepte pas de distinction entre les peuples prétendûment supérieurs et inférieurs. En même temps qu'elle combat contre les impérialismes agressifs, en même temps que, malgré son laïcisme officiel, la France s'oppose aux doctrines des États totalitaires néo-païens ou athées qui oppriment la liberté des consciences et toutes les valeurs morales, elle s'oppose au racisme qui a trouvé sa plus brutale expression dans l'Allemagne nationale-socialiste, mais qui a trouvé aussi dans d'autres pays, comme le disait le pape Pie XI, de serviles imitations.

Que l'on se rappelle bien, d'ailleurs, que ce rejet catégorique du racisme n'est pas seulement une conviction doctrinale ou une position sentimentale; il a aussi des conséquences pratiques, puisque la France est un grand empire qui comprend des sujets de races et de civilisations très diverses. Avant septembre 1939, la question coloniale a bien souvent été posée en face des revendications de l'Allemagne et de l'Italie. Mais si des terrains d'entente pouvaient être recherchés et même sans doute trouvés sur le plan pure-

1. Cette note pourrait paraître à certains hors de propos dans cette revue. Il suffit de remarquer, pour se convaincre du contraire, que le spirituel est partout engagé, dès qu'il s'agit de l'homme. Il nous faut prendre conscience de la nature profonde du conflit qui nous divise. S'il manifeste une crise de la civilisation chrétienne, il recouvre en même temps une crise profonde du spirituel. L'opposition de ces deux esprits — l'esprit raciste et l'esprit chrétien — peut nous aider à mieux le comprendre et à mieux nous convaincre de la justice de notre cause, d'un point de vue vraiment chrétien. (N.D.L.R.)

ment politique, il est évident qu'il nous était absolument impossible de céder quoi que ce soit aux revendications d'une puissance qui affirmait en principe la supériorité absolue de la race aryenne sur toutes les autres races et qui ne cachait nullement les méthodes qu'elle emploierait dans l'administration des indigènes.

Notre position en face du racisme comporte donc deux attitudes : l'une au point de vue religieux, car il nous faut absolument sauvegarder la liberté de l'apostolat missionnaire et notre grande doctrine chrétienne de la fraternité humaine; l'autre sur le plan politique et humain, car nous devons tout autant empêcher les indigènes de races attardées et de civilisations moins évoluées d'être exploités par d'autres.

Dans *Mein Kampf*, Adolf Hitler prétend ridiculiser l'action des Missions chrétiennes auprès des Noirs :

> Nos deux confessions chrétiennes répondraient bien mieux aux plus nobles aspirations humaines si, au lieu d'importuner les nègres avec des missions dont ils ne souhaitent ni ne peuvent comprendre l'enseignement, elles voulaient bien faire comprendre très sérieusement aux habitants de l'Europe que les ménages de mauvaise santé feraient une œuvre bien plus agréable à Dieu s'ils avaient pitié d'un pauvre petit orphelin sain et robuste et lui tenaient lieu de père et mère, au lieu de donner la vie à un enfant maladif qui sera pour lui-même et les autres une cause de malheur et d'affliction (*Mein Kampf*, traduction intégrale, p. 402).

Hitler et les théoriciens du national-socialisme allemand sont radicalement opposés à toutes nos conceptions de l'apostolat missionnaire et de la politique coloniale. Nous voudrions donner ici quelques citations des trois principaux représentants doctrinaires du national-socialisme allemand : Hitler dans *Mein Kampf*, Rosenberg dans *Le mythe du XX^e^ siècle*, Walter Darré dans *La nouvelle noblesse du sang et du sol*.

On a souvent cité la fameuse phrase d'Hitler sur le Noir « demi-singe », qu'il faut dresser comme un caniche. Voici ce passage qu'il importe de connaître dans sa brutale violence :

> La conception raciste ne croit nullement à l'égalité des races, mais reconnaît, au contraire, et leur diversité et leur valeur plus ou moins élevée. Cette connaissance lui confère l'obligation, sui-

vant la volonté éternelle qui gouverne ce monde, de favoriser la victoire du meilleur et du plus fort, d'exiger la subordination des mauvais et des faibles... Car dans un monde métissé et envahi par la descendance des nègres, toutes les conceptions humaines de beauté et de noblesse seraient perdues à jamais... De temps en temps, les journaux illustrés mettent sous les yeux de nos bons bourgeois allemands le portrait d'un nègre qui, en tel ou tel endroit, est devenu avocat, professeur ou pasteur, ou même ténor, tenant les premiers rôles de ce genre. Pendant que nos bourgeois imbéciles admirent les effets miraculeux de ce dressage et sont pénétrés de respect pour les résultats qu'obtient la pédagogie moderne, le Juif rusé y découvre un nouvel argument à l'appui de la théorie qu'il veut enfoncer dans l'esprit des peuples et qui proclame l'égalité des hommes. Cette bourgeoisie en décadence n'a pas le plus léger soupçon du péché qu'on commet ainsi contre la raison, car c'est une folie criminelle que de dresser un être qui est par son origine un demi-singe, jusqu'à ce qu'on le prenne pour un avocat, alors que des millions d'êtres de la race la plus civilisée doivent végéter dans des situations indignes d'eux. On pèche contre la volonté du Créateur quand on laisse les hommes les mieux doués étouffer par centaines de milliers dans le marais du prolétariat actuel tandis qu'on dresse les Hottentots et les Cafres à exercer des professions libérales. Car il ne s'agit là que d'un dressage, comme pour un caniche, et non d'une culture scientifique. Si l'on consacrait les mêmes affaires aux races douées d'intelligence, n'importe lequel de leurs représentants serait mille fois plus capable d'obtenir des résultats pareils (*Mein Kampf*, pp. 428-429).

C'est précisément parce que la France officielle et la France catholique repoussent ces violences, ces injures ou ces mépris qu'Adolf Hitler entend faire rejaillir sur notre pays « négrifié » l'horreur qu'il éprouve pour tous les non-aryens, et à cette horreur méprisante s'ajoute la haine contre une puissance qui ne permettrait certes pas aux doctrines nationales-socialistes et racistes de se répandre dans le monde.

La France est et reste l'ennemie que nous avons le plus à craindre. Ce peuple, qui tombe de plus en plus au niveau des nègres, met sourdement en danger, par l'appui qu'il prête aux Juifs pour atteindre leur but de domination universelle, l'existence de la race blanche en Europe. Car la contamination provoquée par l'afflux de sang nègre sur le Rhin, au cœur de l'Europe, répond aussi bien à la soif de vengeance sadique et perverse de cet ennemi héréditaire de notre peuple qu'au froid calcul du Juif, qui y voit le moyen de commencer le métissage du continent européen en son centre et, en infectant la race blanche avec le sang d'une basse humanité, de poser les fondations de sa propre domination (*Ibid.*, p. 621).

La France doit être comptée au nombre des États gênants. Non seulement du fait qu'elle complète son armée, dans une proportion toujours croissante, grâce aux ressources des populations de couleur de son gigantesque empire, mais aussi du fait que son envahissement par les nègres fait des progrès si rapides que l'on peut vraiment parler de la naissance d'un État africain sur le sol de l'Europe. La politique coloniale de la France d'aujourd'hui n'est pas à comparer avec celle de l'Allemagne de jadis. Si l'évolution de la France se prolongeait encore trois cents ans dans son style actuel, les derniers vestiges du sang franc disparaîtraient dans l'État mulâtre africo-européen qui est en train de se constituer : un immense territoire de peuplement autonome s'étendant du Rhin au Congo, rempli de la race inférieure qui se forme lentement sous l'influence d'un métissage prolongé. C'est là ce qui distingue la politique coloniale française de l'ancienne politique coloniale allemande (*Ibid.*, pp. 642-643).

*
* *

Voici maintenant le doctrinaire par essence du national-socialisme, Alfred Rosenberg, ce Balte aux théories nébuleuses qui, jusqu'à ces derniers mois, avait semblé incarner, avec le farouche Julius Streicher, protagoniste de l'antisémitisme le plus échevelé, la quintessence du national-socialisme. L'accord germano-russe d'août 1939 a semblé mettre une sourdine aux théories de ces deux « prophètes » et modérer leur action politique, mais il s'agit là sans doute d'une réserve toute temporaire qui n'affecte pas les positions fondamentales du national-socialisme. Dans *Le mythe du XX^e siècle*, cet ouvrage philosophico-historique qui prétend donner une *weltanschaung* nordique du monde, Alfred Rosenberg fait reposer toute l'histoire de l'univers sur une base ethnique : tout ce qui est beau, noble et réglé vient de la race nordique; ce qui est mal, commun, désordonné, vient des autres races inférieures. Les vrais Aryens doivent rejeter les enseignements du christianisme qui ne conviennent aucunement à l'âme germanique.

Sentiments nordiques, discipline nordique de la race, tel est actuellement le mot d'ordre en face de l'Orient syrien qui, sous l'influence du judaïsme et d'un universalisme qui méconnaît la race, s'est introduit en Europe [2]. Nous reconnaissons aujourd'hui

2. On remarquera combien cette théorie s'apparente à celle de Charles Maurras, repoussant « le venin du *Magnificat* ».

que les plus hautes valeurs fondamentales des Églises catholique et protestante, en tant que christianisme négatif, ne conviennent pas à notre âme, qu'elles barrent la route aux forces organiques des peuples de sang nordique, qu'elles ont à leur faire place et à se laisser transformer de nouveau dans le sens du christianisme germanique.

La France est déjà envahie dans le Sud par les mulâtres. Il faut reconnaître la nécessité du racisme qui « rendrait inutile un conflit autrement inévitable entre la République de la France mi-noire mi-blanche et l'Allemagne [3] ».

*
* *

Après les positions politiques, les injures et les mépris grossiers du chancelier du Reich, après les élucubrations pseudo-philosophiques du néo-païen Rosenberg, chef de l'Office de politique extérieure du national-socialisme, un autre leader nazi base la nécessité du racisme sur les exigences du sang et du sol allemands, Walter Darré, ministre de l'Agriculture du Reich, führer des paysans, a publié un gros volume, *La nouvelle noblesse du sang et du sol* [4]. On remarquera la parenté de ce titre avec l'expression si fréquemment employée par Maurice Barrès qui fondait, lui aussi, son nationalisme sur la race et le sol, mais il est aisé de remarquer aussi combien, sous l'identité des mots, éclate la divergence des doctrines, car Maurice Barrès, pourtant doctrinaire lui aussi d'un nationalisme assez souvent exagéré, mais à la française, voulait exalter dans la race et le sol des valeurs proprement spirituelles et chrétiennes et non des primautés exclusivement matérielles et politiques.

Darré expose longuement ses conceptions philosophiques et sociales sur la nécessité de former une nouvelle noblesse allemande, noblesse issue du sang et du sol. Dans cet exposé, parfois assez obscur, on peut trouver certains côtés acceptables ou même parfois excellents, comme l'importance de l'agriculture, l'organisation du paysanat, la réforme du ré-

3. Ces citations sont extraites du résumé du *Mythe du XX^e siècle*, publié par M. Pierre Grosclaude à la librairie Sorlot.

4. Traduit en français sous le titre *La race* (Paris, librairie Sorlot, 1939, in-8 de 317 pp. 50 fr.).

gime successoral. Mais ce qui domine surtout, c'est un matérialisme qui assimile trop souvent l'éducation de l'homme et la formation du paysan, à l'élevage des animaux. Nous avons là les aspects les plus matérialistes de la sélection humaine et du racisme. Darré ne se préoccupe que d'élevage des hommes et de la formation d'une classe de surhommes. Les moyens lui importent peu, les doctrines encore moins. Ce livre dégage un véritable relent de paganisme.

Notons, par exemple, cette indication de la page 235 de la traduction française : un entrepreneur de l'Amérique du Sud, n'étant pas satisfait de la condition physique de ses employés blancs et du développement intellectuel de ses employés indiens, se résolut délibérément à former une classe mixte en obligeant par contrat ses employés blancs à s'unir avec les femmes indigènes et à procréer ainsi des métis.

La doctrine de Darré repose essentiellement sur « l'inégalité héréditaire qui est le fond même de l'homme » (p. 73).

Voici comment Darré juge désastreuse la conversion des Germains au christianisme :

> Nous ne pouvons nous imaginer la révolution morale que provoqua cette conversion, non plus que la désagrégation qu'elle apporta dans les coutumes et dans les lois. En opposition absolue avec la conception germanique de l'inégalité héréditaire entre les hommes, le christianisme proclamait le « hasard de la naissance » et élevait en règle morale le précepte de l'égalité entre tous les êtres à figure humaine. Le Germain noble s'était jusqu'alors estimé le gardien de l'ordre divin, issu de la force, perpétuée en lui, des actes de son ancêtre divin. Il ne pouvait plus maintenant tirer de son propre fond cette noblesse attribuée désormais uniquement à sa position à la tête de la communauté ou de la tribu. La conversion au christianisme lui retirait définitivement et sa personnalité propre sur le terrain moral et sa position sociale dans le peuple, sans compter sa conception propre et en quelque sorte « philosophique » du monde universel (p. 35 de la traduction française).

*
* *

La réponse de l'Église

A côté de ces thèses racistes qui ravalent délibérément l'homme au rang de la bête, voici comme une éclaircie sou-

riante la doctrine de l'Église sur la fraternité et la dignité humaines, doctrine qui ne reste d'ailleurs pas dans l'abstrait, mais trouve tous les jours, par exemple dans le clergé et l'épiscopat indigènes, sa réalisation concrète. Racisme et christianisme forment un diptyque saisissant : d'un côté une doctrine sombre, brutale, attentatoire à ce qu'il y a de plus beau et de plus élevé dans l'homme, qui prétend tout subordonner à l'appétit d'une race ou d'un peuple ou à la volonté de domination de quelques surhommes; de l'autre, la mise en pratique de l'Évangile, de la vie et de l'histoire chrétiennes, dans ce qu'ils ont de plus touchant et de plus noble : les Béatitudes, les Fioretti, un François de Vittoria prenant avec tant d'énergie la défense des Indiens contre les Conquistadores, ces fleurs indiennes, vénérées dans toute l'Amérique, que sont sainte Rose de Lima et Catherine Tekakwitha, le dévouement infatigable des missionnaires au service de tous les peuples indigènes, un pauvre et humble religieux noir béatifié par l'Église, Martin de Porrès, des représentants de toutes les races du monde sans aucune exception, jusqu'aux anciens anthropophages du centre de l'Afrique ou de l'Océanie, élevés au sacerdoce catholique et recevant même les honneurs et les charges de l'épiscopat.

Dans un discours prononcé le 28 juillet 1938 devant les élèves du Collège de la Propagande à Rome, cet établissement supérieur catholique qui reçoit, de toutes les parties du monde, des jeunes gens qui viennent se former aux plus hautes disciplines religieuses et humaines, le pape Pie XI rappelait les conceptions traditionnelles de l'Église catholique :

On oublie que le genre humain, tout le genre humain, est une seule grande et universelle race humaine. L'expression « genre humain » désigne précisément la race humaine, bien qu'on ait le droit de trouver cette dernière expression peu sympathique. Les hommes sont avant tout un grand et unique genre, une grande famille de vivants. Dans ce sens, le genre humain est une seule et universelle race catholique. Naturellement, on ne peut pas nier qu'il y ait place, dans cette race universelle, pour les races spéciales, comme pour tant d'autres variétés, comme pour beaucoup de nationalités qui sont encore plus spécialisées. De la même façon qu'il y a dans les compositions musicales de grandes variations dans lesquelles le même leitmotiv *revient toujours de nouveau, mais avec des tonalités, des intonations et des expressions diverses, il y a aussi dans le genre humain une seule grande, universelle et*

catholique race humaine, une seule grande et universelle famille humaine et, avec elle, au sein d'elle, des variations diverses...

Déjà quelques années auparavant, dans l'encyclique *Rerum Ecclesiae*, adressée le 28 février 1926 à l'univers catholique tout entier, faisant allusion à ces mêmes étudiants ecclésiastiques du Collège de la Propagande, Pie XI avait combattu certains préjugés concernant les peuples et les civilisations indigènes.

C'est juger faussement les indigènes que de les considérer comme des hommes d'une race inférieure et d'une intelligence obtuse : une longue expérience nous apprend, en effet, que les peuples des régions d'Orient et du Midi ne le cèdent pas toujours aux peuples de nos régions et qu'ils peuvent même rivaliser d'intelligence avec eux... Nous nous rendons compte que non seulement ils ne sont pas inférieurs aux autres élèves pour la vivacité de l'esprit et les connaissances doctrinales, mais souvent ils les dépassent et l'emportent sur eux.

*
* *

Liberté, égalité, fraternité : on s'est trop souvent moqué de ces mots qui, pour avoir été vulgarisés aux frontons de nos édifices publics, n'en sont pas pour autant devenus vulgaires, ils gardent toute leur noblesse et leur sens et l'Église, non moins que la France, les fait siens. Citons ici une page magnifique du cardinal Verdier, archevêque de Paris, qui a su exprimer de la meilleure façon à quel point s'accordent, se complètent, tout en gardant leur caractère propre, comme nous avons souvent eu l'occasion de le dire dans nos chroniques de cette revue, la doctrine missionnaire de l'Église catholique et la politique coloniale de la France.

Le christianisme est, en toute vérité, dans sa doctrine, dans ses institutions, dans sa vie, une religion d'égalité. Mais dans le concret des faits, en quoi consiste cette égalité ? D'abord en ce que tous les hommes possèdent à un degré égal les droits essentiels, c'est-à-dire les droits sans lesquels l'homme ne pourrait pas vivre en homme. Quels sont-ils ? Leur détermination, et surtout leur énumération complète, sont choses difficiles à faire. Il en est, en effet, sur lesquels ne s'élève aucun doute : citons, par exemple, le droit à la vie, à l'intégrité de ses membres, à la santé normale, le droit au salut personnel et aux moyens nécessaires pour y par-

venir, le droit à fonder une famille, à posséder des enfants... Il en est d'autres, tels que le droit à la liberté, à la sûreté, dont on ne peut dire qu'ils sont des droits essentiels, sans faire, au préalable, de multiples distinctions. Mais la difficulté de les détailler avec une parfaite exactitude n'empêche pas d'affirmer leur légitimité et leur existence chez tous les hommes. A cette première affirmation, l'Église ajoute une seconde. Cette égalité des hommes est active et rayonnante. Elle crée un dynamisme, un levain qui porte le plus beau des noms, c'est la fraternité. L'Église demande, sans cesse et instamment, que tous les enfants de Dieu qui sont aussi ses enfants, deviennent tous les jours plus frères. Si le salut est éminemment individuel, il reste cependant qu'il ne peut s'opérer que par le double amour de Dieu et du prochain. « Toute la loi, disait le Christ, est dans ces mots : Tu aimeras Dieu de toute ton âme... et le prochain comme toi-même. » Chose étrange, l'Église, qui place si haut, nous venons de le voir, le primat de l'individu, est aussi la grande école de la fraternité humaine. Les leçons et les exemples de son Fondateur, ses doctrines sur l'origine humaine, sur l'égalité de son dogme de la Communion des Saints et sur le Corps mystique, ses institutions d'assistance, son culte, on peut dire, dans le sens actuel de ces mots que tout est social et même que tout est international chez elle. C'est cette double leçon de l'égalité chrétienne (tous les hommes sont égaux devant Dieu) et de la fraternité chrétienne (ils sont tous frères en Jésus-Christ) qui détermine la doctrine de l'Église en face du problème des races (préface à l'ouvrage *L'homme de couleur*, pp. VI-VII).

PAUL CATRICE.

Nous croyons utile de signaler ici quelques ouvrages catholiques récents sur le racisme :

Racisme et christianisme. Mgr Bressoles, Robert d'Harcourt, R. P. Yves de la Brière, Albert de Lapparent, Ernest Seillière. Librairie Flammarion.

Racisme et catholicisme. Pierre Charles, S. S., Joseph Folliet, Pierre Lorson, S. J., Dr Ernest van Campenhout. Librairie Casterman. Paru auparavant comme numéro spécial de la *Nouvelle Revue Théologique* (Louvain, février 1939).

Dieu ou race. Réflexions au sujet du syllabus contre le racisme. A. S. Pfiffig, Prémontré. Chez Casterman ou à la Bonne Presse, Averbode (Belgique).

Voir aussi l'excellent ouvrage *L'homme de couleur*, chez Plon, 1939, avec de nombreux collaborateurs, en particulier le cardinal Verdier, le R. P. Aupiais, l'abbé Jacques Leclercq, et *L'Évangile et le racisme*, pasteur Marc Boegner, Éditions protestantes « Je sers ».

Etapes dans le sacrifice

Ces notes sont, en simple transcription, le compte rendu d'une récollection de marins : Retraite active, dans un grand port de guerre, avec travail en équipes, où les réflexions de chacun vinrent composer le beau tissu d'une psychologie du sacrifice.

L'idée que nous nous faisons du sacrifice quand nous pensons comme tout le monde. Faits courants d'estime du sacrifice, d'acceptation du sacrifice, de dégoût du sacrifice.

Telle était la première trame. Il fallait ensuite se poser la question du point de vue chrétien. En suivant cet ordre, nous nous sommes élevés graduellement dans la notion du sacrifice. Nous travaillions d'abord en équipes distinctes, puis tous ensemble.

*
* *

Trois catégories dans les sacrifices consentis par motif simplement humain.

Premièrement les sacrifices intéressés, qui n'en sont pas ; les « sacrifices » consentis pour parvenir à telle situation. Il s'agit d'un calcul, d'un placement de capital. Nous retrouverons souvent le motif d'intérêt mêlé au sacrifice consenti, et il ne lui enlèvera pas nécessairement son mérite. Néanmoins, au degré inférieur, il n'est pas digne du nom de sacrifice.

Sacrifices considérés comme extraordinaires. Deuxième catégorie et qui mérite au contraire toute attention. Nous examinons d'abord ce que nous appelons d'un commun accord « le sacrifice héroïque » : risque de la vie en temps de guerre, sauvetage, etc. Il est admiré universellement, et beaucoup qui habituellement n'ont rien du héros en font une partie intégrante de leur psychologie « virile « : s'ils sont hommes, il leur faut être prêts un jour à aller

jusque-là. Cette place de choix nous a paru être un des indices les plus sûrs en l'homme d'une réalité qui le dépasse, puisqu'il sent confusément qu'il n'est parfaitement digne d'être homme qu'en se donnant totalement [1].

Des sacrifices plus cachés et permanents. Ceux-là sont admirés sans être imités : le sacrifice de la sœur de charité. Ils rentrent dans la catégorie des sacrifices qui paraissent « extraordinaires » aux yeux de la multitude.

De même, la rude remontée de ceux qui, ayant fauté, veulent se racheter : sacrifices estimés aussi par tous et justement. Nous remarquons en passant que dans bien des cas ces actes souvent héroïques ne donnent pas de véritable esprit de sacrifice à celui qui les accomplit. Arrivé à ce qu'il estime le degré d'honorabilité qui convient, il se repose sur ses lauriers.

De ces sacrifices extraordinaires, il sera fait mention dans les journaux. D'autres seront tus qui font la trame habituelle des vies humaines, et à ce titre nous font monter plus sûrement dans les degrés du vrai sacrifice. En effet, non seulement ils sont estimés de loin, mais acceptés jour par jour. C'est notre troisième catégorie.

Sacrifices inhérents à la vie familiale d'abord.

Ils comportent tous les degrés du désintéressement, depuis la gêne qu'on accepte dans la vie de ménage mais avec le savant calcul qu'un jour ce sera l'autre qui se privera, jusqu'au sacrifice de la grande sœur qui ne se marie pas pour élever ses petits frères. La vie familiale commande tout dans la destinée d'êtres humains : elle entraîne le labeur professionnel; elle est orientée vers des valeurs d'éducation, de rang social qui dépassent la famille. L'un de nous attire les regards sur les privations souvent méconnues des familles qui pour maintenir leur rang doivent se restreindre d'une manière très pénible; ce n'est pas orgueil, mais honneur et qualités d'esprit et de cœur à garder. La famille apparaît ici déjà comme une sorte de cause devant laquelle les personnes individuelles doivent s'effacer.

1. Il serait intéressant de discuter, en rigueur de science théologique, la valeur *chrétienne* de cet idéal de sacrifice, qui n'est pas, semble-t-il, explicitement consenti par un motif religieux. N'y a-t-il pas là une équivalence de la vraie charité ?

Et nous arrivons ainsi aux **sacrifices de solidarité,** remarquables surtout dans les classes qui ont eu spécialement à souffrir. On a été solidaire dans la misère, on viendra donc en aide à la misère des camarades. Nous observons que ce mouvement du cœur, remarquable surtout dans la classe ouvrière, s'apparente plus à un amour de la justice qu'à une idée de charité.

Enfin toutes les grandes causes collectives suscitent des dévouements dont la générosité les dépasse souvent en valeur : cause syndicale, cause de parti.

La cause du pays, surtout du pays en guerre, s'apparente en les dominant à tous ces genres de sacrifices, car le pays est une famille, il est une solidarité, il est un idéal.

Estime du sacrifice, acceptation du sacrifice. Pour terminer, nous recherchons les origines du dégoût du sacrifice, phénomène, hélas ! si général.

D'abord le sacrifice dégoûte quand il ne paie pas. Cela signifie qu'on l'avait consenti dans un but plus ou moins intéressé. Ainsi le père déçu par ses enfants.

Et le sacrifice dégoûte aussi quand la cause défendue est trop haute. Ainsi le jour de la mobilisation, tout le monde était prêt à tout; après c'est plus dur, et les buts de guerre doivent être souvent rappelés.

*
* *

L'idée chrétienne du sacrifice n'est-elle pas différente ? Quelles sont ses caractéristiques ?

Différente, oui, semblable aussi. Il n'y a pas de solution de continuité, et bien des sacrifices mentionnés plus haut ont déjà une âme chrétienne ou ne peuvent s'épanouir qu'en atmosphère de chrétienté. De même tout sacrifice est comme l'ébauche de l'Unique Sacrifice. Pourtant, en rassemblant en une seule gerbe les définitions que chacun a lancées au hasard, le sacrifice chrétien proprement dit nous apparaît comme sacrifice intérieur, d'intention ; sacrifice permanent de sa nature, et radical; sacrifice justifié, n'allant pas à la mort, mais à la vie ; sacrifice consenti avec amour, et n'étant pas pour l'âme qui le consent une dépression, mais un soutien, pour ainsi dire une nourriture.

Et là, nous avons distingué trois étapes.

Le chrétien consent des sacrifices parce que le sacrifice est une grande idée chrétienne. Dès l'enfance, il a été admis comme une loi. Nous remarquons que le dégoût peut avoir ici large prise, si cette loi n'est pas suffisamment justifiée et vivifiée ? Ce n'est du reste que la première étape.

La seconde fait consentir tel sacrifice à Dieu pour telle ou telle grâce à obtenir. Il y a ici déjà beaucoup plus, car le sacrifice entre désormais comme partie intégrante dans nos relations avec Dieu. C'est la prière du petit enfant qui demande la conversion de son père et consent pour cela des privations. C'étaient les sacrifices des Jocistes pour leur Congrès, et les exemples pourraient, bien sûr, être à l'infini multipliés.

Mais ce n'est qu'une étape, car au sommet de la montagne, il s'agit pour le chrétien de consentir au Père le sacrifice entier de soi-même en union et communion avec le sacrifice de son Fils Notre-Seigneur. Sommet auquel tout chrétien est invité : marqué du signe de la croix au baptême, obligé de s'unir à la messe. Et nous remarquons que peu se haussent jusque-là. Pourquoi ? Il faudrait d'abord y être davantage convié : bien des chrétiens, semble-t-il, n'y parviennent pas faute d'avoir été initiés à cette incorporation au mystère de la Rédemption. Mais ce sacrifice n'est-il pas surtout le fruit d'une évolution chrétienne personnelle, évolution qui suppose le passage par la souffrance ? Que faudrait-il pour que ce chrétien indifférent prenne conscience qu'il meurt uni au Christ quand il donne, comme Lui, sa vie pour ses amis ?

Nous en sommes restés là. Il nous semblait à tous que la grâce n'avait plus qu'à agir dans nos âmes pour nous mener à la croix du Christ par tous les chemins qu'elle voudrait choisir, et que cette guerre offrait peut-être l'occasion providentielle d'une évangélisation toute neuve du mystère de la Rédemption.

UN AUMÔNIER DE MARINE.

LECTURES

● **Pour reconstruire la France, rendons sa place à Dieu,** par Mgr Gaudron. Éditions Spes. 13 fr. 50.

Voici un livre suggestif, et qui sera fécond. Il l'a déjà été, puisque les diocésains d'Évreux l'ont entendu sous la forme de Lettres pastorales et qu'ils ont essayé de le réaliser. Heureux diocèse qui reçoit de son évêque de tels programmes d'Action catholique ! En ces heures tragiques, quel est le Français qui ne sera attiré par ces pages où un évêque nous enseigne à « reconstruire la France » ? C'est bien là notre première tâche. Que ceux qui ont eu le désir de restaurer le règne de Dieu, et par le fait de rendre à notre patrie la paix et la prospérité, lisent ces pages où sont exposées, avec tant de lucidité et de cœur, les conditions de restaurer la famille, la profession, et particulièrement la profession agricole, et la société. Ce livre rendra plus vif encore le zèle des chrétiens dévoués, de ceux qui veulent être apôtres, et donnera un nouvel élan à l'apostolat, à cet apostolat pratique, réel, qui prend son départ dans les faits.

V. Bernadot, O. P.

● **Poème de la Messe.** Éditions Corrêa. 15 fr.

On connaissait M. Raymond Millet pour ses brillantes et lucides analyses du *Temps*. Voici qu'il publie aujourd'hui un recueil de vers, et sur la messe. Très vite on est séduit et touché par la simplicité du ton, la limpidité des formules, pourtant toutes chargées d'expérience, de souffrance, de désir, et par cet élan qui traverse le poème d'un grand souffle de foi et qui vient du plus profond de l'âme humaine. La personne du Christ domine ces pages : pour l'auteur, Jésus est devenu Quelqu'un et il le dit avec émotion. En tête de ce recueil, le R. P. Carré, O. P., a écrit sur la messe et l'Eucharistie une admirable préface, qui sera pour certains une révélation.

● **La voix de l'Église.** Lettre-Préface de S. Ém. le cardinal Liénart. S.I.L.I.C., 41, rue de Metz, Lille. 10 fr.

M. Pierre Bayart, professeur à la Faculté libre de Droit de Lille et secrétaire général de la « Bourgeoisie chrétienne » du même diocèse, a fait œuvre utile en recueillant les plus importants textes pontificaux concernant *la crise* actuelle et *la guerre*. Ce minutieux travail sera extrêmement précieux pour les militants d'Action catholique, qui auront sous la main des documents très éclairants sur les erreurs d'ordre social ou économique, la course fatale aux armements, et les aspects si tragiques de la crise des consciences. Ils verront, de plus, avec quelle lucidité le Saint-Siège suit la vie du monde et des âmes d'aujourd'hui et dénonce leurs périls. Un fils de l'Église ne pourra pas lire ces pages ainsi groupées, sans émotion et reconnaissance. L'Index final en rend l'utilisation fort pratique.

● **Prières pour le temps de guerre.** Procure du Clergé. 2 fr.

Signalons plusieurs opuscules ou tracts destinés à mettre sur nos lèvres les prières mêmes de l'Église en ces heures troublées. M. l'abbé Joseph Petit a recueilli dans une plaquette intitulée *Prières pour le temps de guerre* quelques extraits de l'Ancien Testament, des Psaumes, du Rituel romain, de la Liturgie et de nos vieux auteurs français. De son côté, le R. P. Doncœur donne en trois feuillets [1] le texte français de la messe pour le temps de guerre, de la messe pour la paix et une belle « Prière aux Vierges de France ». Enfin, la J.O.C. a édité un admirable « Carnet de prières des mobilisés » : *Soldat du Christ*, avec des textes familiers adaptés à chaque état d'âme, et un précieux rituel des sacrements [2].

● **Le Rosaire vivant du soldat.** Éditions Alsatia, Paris.

Le Rosaire est une prière « en équipe ». Aux Armées, elle est proposée comme un hommage simple et fervent à Dieu

1. Éditions Dillen, 23, rue Oudinot, Paris.
2. Éditions Ouvrières, 12, avenue Sœur-Rosalie, Paris. 5 fr., réductions par quantités

et comme une « chaîne d'amitié » entre les soldats, puisque l'organisation du Rosaire vivant ne demande à chacun que de réciter une dizaine de chapelet et de méditer un mystère, et elle groupe quinze d'entre eux pour que tout le Rosaire soit ainsi offert au Seigneur et à Notre-Dame. Le présent manuel, rédigé par quelques religieux dominicains et par des militants d'Action catholique, donne sur chaque mystère, après le texte évangélique, un commentaire suggestif et précis, admirablement adapté.

• **Notre vie dominicaine au service de l'Immaculée.** Lourdes, Monastère des Moniales Dominicaines.

« Dominicaines de Lourdes, suppliantes perpétuelles déléguées auprès de la Grotte par l'Ordre des Prêcheurs : telle est notre mission officielle. » Ainsi s'exprime l'auteur de cet ouvrage d'histoire et de spiritualité. A côté de souvenirs pieusement recueillis sur la Fondatrice de ce Monastère et ses premières compagnes, on trouvera un excellent exposé de la vie dominicaine contemplative et des pages très suggestives sur l'idée fondamentale de cette fondation : confier à la perpétuelle intercession de la Sainte Vierge toute l'activité apostolique de l'Ordre.

• **Les intuitions du Curé d'Ars,** par M. le chanoine Trochu, 3e série. 1 vol., Vitte, Paris, Lyon.

Le Curé d'Ars fut un « voyant » : une masse de faits le prouve, et s'il est difficile d'établir pour chaque récit la valeur historique de ses sources, la « masse » ici fait preuve.

L'auteur, partant de cette donnée globale, accepte donc les détails de son histoire sans autre souci critique que d'appuyer chacun d'eux sur d'honnêtes témoignages; et le ruban colorié de ces merveilles se déroule, alors, sous nos yeux un peu éblouis d'abord par cette lumière surréelle, quelle fut la nature, la valeur et la portée de ce don de seconde vue, dans l'âme et dans la vie du saint curé ? La masse des faits encore ici répond. Cette lumière éclairait, confortait, convertissait. *Ex fructibus eorum cognoscetis eos* : vous pouvez juger de ces « intuitions » à leurs fruits. Et l'on ferme le livre avec l'impression qu'Adam devait ainsi connaître de toutes choses dans le paradis d'innocence.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXIII

AVRIL 1940-JUIN 1940

Les principes et la pratique

B. Allo. — Les origines de la messe..... 133
Dom L. Chaussin. — Le Canon romain..... 150
Ch. Chéry. — Les liturgies latines non-romaines..... 185
C. Dumont. — La messe dans la liturgie byzantine..... 173
P. Flamant. — L'épreuve et le salut de notre joie..... 303
R. Gar.-Lagrange. — La victoire du Christ..... 5
— Valeur de la communion..... 289
Ét. Lajeunie. — La messe, sa signification et sa valeur..... 113
P. Régamey. — La joie est-elle encore possible ?..... 19
P.-M. Sirot. — Dans la messe, par ses signes..... 203

Les maîtres et les modèles

A.-M. Carré. — Jeanne, chef de guerre..... 317
Daniel-Rops. — Les étapes spirituelles de Psichari..... 53
J. Guitton. — La spiritualité de M. Pouget..... 329

Textes anciens

Saint Augustin. — Lettres pour le temps de guerre..... 84, 343

Les idées et les œuvres

Apostolus. — Les petites nations..... 90
— La messe, rendez-vous des âmes..... 199
— Civilisation chrétienne..... 347
P. Catrice. — Le racisme et l'esprit chrétien..... 351
Dom de Chabannes. — La messe dialoguée..... 260
M. Damez .— La première initiation des enfants à la messe.. 282
Dom David. — La vie intense des fidèles à la messe chantée.. 224
D. Mesnard. — Perspectives d'avenir pour l'Action catholique. 95
N. — Étapes dans le sacrifice..... 360
Y. Sjöberg. — Au service de l'amour..... 99
Dom A. Veys. — L'action pour la messe en Belgique..... 268

Bibliographie

P. Bayart. — La voix de l'Église..... 365
Dr R. Biot. — Ton corps et ton cœur..... 107
Dr J. Carnot. — Au service de l'amour..... 99
Fr. Charrière. — Ego te absolvo..... 111
J. Chaine. — Les apôtres catholiques..... 105
J. de Courberive. — La discipline personnelle..... 111
Jos. Folliet et **J. Fallaix.** — Le mystère de Lyon et de Notre-Dame..... 108
Mgr Gaudron. — Pour reconstruire la France, rendons à Dieu sa place..... 364
H. Ghéon. — Saint Vincent Ferrier..... 108
P. Gillet. — Guide moral du chrétien..... 106
G. Goyau. — La Normandie bénédictine..... 110
J. Grimal. — La vraie conversion du cœur. — Le vrai travail du progrès..... 111
J. Hérissay. — Fille de France et de Pologne..... 112
Ern. Le Couturier. — Ce que dirait saint François de Sales aux jeunes filles d'aujourd'hui..... 111
R. Millet. — Poème de la messe..... 364
Ph. Nyssens-Braun. — Dom Columba Marmion..... 109
N. — Notre vie dominicaine au service de l'Immaculée..... 366
N. — Le Rosaire vivant du soldat..... 366
Sœur Paul-Émile. — Le renouveau marial dans la littérature française depuis Chateaubriand jusqu'à nos jours. 112
J. Petit. — Prières pour le temps de guerre..... 365
P. Rambaud. — Douce Vierge Marie..... 112
P. Sertillanges. — Bréviaire du combattant..... 107
J. Stevens. — Sur la trace de vos pas..... 112
Fr. Trochu. — Les intuitions du Curé d'Ars..... 366
I. Van Houtryve. — L'esprit de Dom Marmion..... 111
M. Vloberg. — Notre-Dame de l'Abri..... 112

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)